

ledélit

McGill DAILY ledélit
DPS SPD
DAILY PUBLICATIONS SOCIETY
SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS DU DAILY

Publié par la société des publications du Daily,
une association étudiante de l'Université McGill

PROGRES

Nuancer le progrès: de la société de demain à la communauté LGBTQ+

LARA BENATTAR, GRÉGOIRE COLLET
ET SIMON TARDIF

Le Délit

Nous nous plaçons à scander la vertu du progrès, pourtant ce même plaisir laisse souvent place à la poursuite d'un remède flou dont on aurait tout intérêt à définir clairement les contours. Dans cette perspective, la section Culture a tenté d'interroger les défis, les modalités et les effets de la représentation des communautés LGBTQ+ dans l'art. Dans les pages Société, nous avons tenté d'ouvrir des brèches afin de permettre l'apparition d'un certain type de discours dont notre société de demain aura grandement besoin; les questions utopiques et décroissantistes jonchent le sol des possibilités et il nous incombe de les faire fleurir.

À l'aube d'une crise écologique sans précédent, il apparaît évident que la pérennité de nos sociétés dépendra de notre capacité à entrevoir le monde comme nous ne sommes plus habitués à le concevoir. Ce monde devra être à l'opposé du nôtre, celui-là même qui depuis des siècles est marqué d'un profond manque de limites; le progrès en soi n'est pas mauvais, entendons-nous bien, mais il prend des tournures décadentes dès l'instant où nous ne savons plus penser et concevoir ce que l'on fait. L'entreprise de reconfiguration de nos sociétés qui s'offre à nous commande que l'on puisse penser, à la manière de Spinoza, qu'alors que l'optimiste rit et le pessimiste pleure, le tragique, quant à lui, *comprend*. En ce sens, pour sauver l'humanité, il nous faudra penser de manière grandiose, de manière incroyablement tragique. Mais aussi, c'est la beauté du monde qu'il nous convient de sauver.

À l'aube de la Saint-Valentin, alors que les roses pleuvent et les attentes abondent, il semble que les normes nous dictent comment aimer. Cette fête nous invite à tendre la main vers l'autre, chercher à comprendre sa volonté et prendre le temps de célébrer l'amour. Cela nous amène à penser à celles et ceux qui aiment *autrement* et qui s'identifient *différemment* mais qu'on ne représente pas assez. Les efforts sont souvent maladroits, provenant de personnes que les problématiques ne touchent pas, et véhiculant une

image des communautés LGBTQ+ stéréotypée et réductrice. Cependant, ils symbolisent une dynamique positive, portant en son sein le potentiel d'une plus grande inclusion. Cette ligne est aussi tracée par l'encre d'artistes LGBTQ+ se revendiquant comme engagé·e·s ou non, permettant à nombre d'entre nous de se voir mieux reflété·e·s dans le miroir qu'il·elle·s nous tendent. La palette des artistes gagne en couleurs, laissant peu à peu plus de place à celles de l'arc-en-ciel. Ainsi, c'est la beauté de cet enrichissement qu'il nous convient de saluer.

Les enjeux nous invitent à la nuance; ils apparaissent sous de nombreuses formes et nécessitent des solutions bien particulières.

Poursuivre la croissance économique ne répondra pas aux promesses que ses prêtres clament offrir et n'offrira pas nécessairement un monde vivable pour l'être humain; devant une telle possibilité, nous devrions être nuancé·e·s, vigilant·e·s.

Poursuivre la croissance de la représentation des communautés LGBTQ+ dans l'art ne mène pas nécessairement à une meilleure inclusion de leurs membres à la société, pouvant laisser au contraire place à des vagues d'oppression et de stigmatisation.

Être publiquement soucieux·se·s des problèmes écologiques ne suffit pas et n'implique pas nécessairement de vrais changements. Être issu·e·s des communautés LGBTQ+ ne suffit et n'implique pas nécessairement de parler en d'autre nom que le sien.

Ce qui apparaît être du *progrès* dans les procédés technologiques de nos sociétés ne l'est pas nécessairement, pouvant se révéler la source de grands cataclysmes. Ce qui apparaît être du progrès dans les conditions des personnes LGBTQ+ ne l'est pas nécessairement, pouvant se révéler la source d'événements destructeurs.

En bref, la nuance est un outil pour mieux penser afin de mieux agir. Bien qu'unique, le drapeau LGBTQ+ représente une diversité de communautés. Sans doute devrions-nous nous en inspirer pour penser ensemble la société de demain. ☹

ledélit

Le seul journal francophone
de l'Université McGill

RÉDACTION

3480 rue McTavish, bureau B•24
Montréal (Québec) H3A 1X9
Téléphone : +1 514 398-6784

Rédactrice en chef
rec@delitfrancais.com
Mahaut Engérant

Actualités
actualites@delitfrancais.com
Lisa Marrache
Antoine Milette-Gagnon
Margot Hutton

Culture
articlesculture@delitfrancais.com
Lara Benattar
Grégoire Collet

Société
societe@delitfrancais.com
Simon Tardif

Innovations
innovations@delitfrancais.com
Louisane Raisonnier

Coordonnateur de la production
production@delitfrancais.com
Nouédyn Baspin

Coordonnatrices visuel
visuel@delitfrancais.com
Alexis Fiocco
Capucine Lorber

Multimédias
multimedias@delitfrancais.com
Béatrice Malleret

Coordonneurs de la correction
correction@delitfrancais.com
Éléonore Berne
Léandre Barôme

Webmestre
web@delitfrancais.com
Mathieu Ménard

Coordonnatrice réseaux sociaux
reso@delitfrancais.com
Pierre Gugenheim

Événements
evenements@delitfrancais.com
Madeleine Gilbert

Contributeurs

Arina Chatigny-Vincter, Juliette de Lamberterie, Évangéline Durand-Allizé, Gloria-Sheryll François, Déborah Gay, Clément Henry, Nathan Huber, Audrey-Frédérique Lavoie, Louise Morteveille, Eva-Meije Mournier, Fernanda Muciño, Nathan, Marie-Hélène Perron, Fatima Silvestro, Niels Ulrich

Couverture
Capucine Lorber
Alexis Fiocco

BUREAU PUBLICITAIRE

3480 rue McTavish, bureau B•26
Montréal (Québec) H3A 0E7
Téléphone : +1 514 398-6790
ads@dailypublications.org

Publicité et direction générale
Boris Shedov

Représentante en ventes
Letty Matteo

Photocomposition
Mathieu Ménard & Geneviève Robert

The McGill Daily
coordinating@mcgilldaily.com
Inori Roy

Conseil d'administration de la Société des Publications du Daily

Yves Boju, Marc Cataford (Chair), Marina Cupido, Mahaut Engérant, Ikram Mecheri, Taylor Mitchell, Inori Roy, Boris Shedov, Rahma Wiryomartono, Xavier Richer Vis

L'usage du masculin dans les pages du Délit vise à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire.

Les opinions de nos contributeurs ne reflètent pas nécessairement celles de l'équipe de la rédaction.

Le Délit (ISSN 1192-4609) est publié la plupart des mardis par la Société des publications du Daily (SPD). Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et d'illustrations dont les droits avant été auparavant réservés, incluant les articles de la CUP). L'équipe du Délit n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans ce journal. Imprimé sur du papier recyclé format tabloïde par Imprimeries Transcontinental Transmag, Anjou (Québec).

Pas d'antisémitisme le 23 octobre

Le rapport sur publié cette semaine provoque des réactions mitigées.

Le rapport d'enquête quant aux allégations d'antisémitisme à McGill a été rendu public ce mardi 6 février 2018. La principale Suzanne Fortier avait mandaté Spencer Boudreau —professeur en sciences de l'éducation à la retraite et ancien protecteur des étudiants— de «procéder à une identification et à une évaluation approfondies des événements survenus le 23 octobre 2017 afin de corroborer ou d'infirmer les allégations d'antisémitisme».

Rappelons que ce jour là, une motion avait été votée lors de l'Assemblée générale d'automne de l'AEUM (Association étudiante de l'Université McGill, *ndlr*), pour élire les membres de son Comité d'administration séparément, et non séparément, comme le prévoit la constitution de l'AEUM. Trois candidats n'avaient pas été élus, dont Noah Lew, qui a, dans une publication Facebook, soutenu que sa candidature avait été rejetée parce que «je suis juif et parce que j'ai été affilié à des organisations juives».

Conclusions

Les conclusions principales de ce rapport indiquent que les faits étudiés par M. Boudreau «ne corroborent pas la notion selon laquelle le vote a été motivé par l'antisémitisme». Toutefois, le rapport précise que «l'affiliation de monsieur Lew à des organisations juives manifestement favorables à l'État d'Israël, de même que son soutien à l'égard de la décision du Conseil judiciaire de l'AEUM quant à l'illégitimité du soutien du mouvement BDS (Boycott, Désinvestissement et Sanctions, *ndlr*)» avait en effet conduit à sa non-élection au sein du Conseil d'administration. Pour mener son enquête, Boudreau affirme avoir mené 38 entrevues et visionné plusieurs fois l'Assemblée générale du 23 octobre. Questionnée par *Le Délit* sur le délais de publication du rapport (celui-ci ayant été déposé à la principale le 15 décembre dernier), l'administration a répondu dans un courriel que l'«emploi du temps

[de la principale] ne permettait pas la diffusion du rapport, et c'est pourquoi il a été publié au début de février». Suzanne Fortier a également précisé qu'elle ne voulait pas rendre le rapport public peu avant le congé des fêtes «alors que plusieurs membres de notre communauté étaient absents».

Réactions mitigées

Le 7 février, soit le lendemain de la publication du rapport, un regroupement de cinq associations juives sur le campus (*Am McGill, Chabad at McGill, Hillel McGill, Jewish Learning Initiative on Campus at greater Montreal et McGill Jewish Studies Students' Association*) ont affirmé dans une publication commune sur Facebook être «profondément déçues par le rapport». Elles avancent que le rapport comporte des inexactitudes factuelles, notamment quant à la date de publication d'un poste Facebook du groupe *Democratize SSMU*, qui contenait des tropes anti-sémites.

Ce dernier, créé sur Facebook, s'oppose à la décision de l'AEUM déclarant l'appui au mouvement BDS (Boycott, désinvestissement et sanctions, *ndlr*) comme étant anticonstitutionnelle. La publication de *Democratize SSMU* comportait aussi des allégations de corruption au sein de l'AEUM.

Les organisations juives critiquent également la définition d'«antisémitisme» utilisée par le professeur Boudreau. En effet, ce dernier utilise, pour la version française du emprunte, une définition du Grand Robert qui décrit l'antisémitisme comme étant une «doctrine d'inspiration raciste dirigée contre les Juifs». Notons cependant que les versions anglaise et française n'utilisent pas la même définition d'antisémitisme, la version anglaise utilisant plutôt la définition du dictionnaire Merriam-Webster: «hostility toward or discrimination against Jews as a religious, ethnic, or racial group» (*hostilité envers ou discrimination contre les Juifs en tant que groupe religieux, ethn-*

nique ou racial, en français, ndlr). Cette dernière, selon ces organisations, omet «la complexité de cette forme de discrimination et exclut d'importantes catégories historiques d'actions et métaphores antisémites».

Contacté par *Le Délit*, Noah Lew n'a pas souhaité s'exprimer. Toutefois, dans un article du *Montreal Gazette* paru le vendredi 9 février, M. Lew affirme avoir été «fâché» par le rapport, mais que les clarifications de Boudreau sur l'utilisation des termes antisémites par *Democratize SSMU* l'ont conforté dans son idée selon laquelle la lutte contre l'antisémitisme n'est pas terminée. Également contactée par *Le Délit*, la présidente de l'AEUM, Muna Tojiboeva, a déclaré qu'«à la suite de considérations, [elle] n'[a] pas de commentaires». Rappelons que la présidente avait déclaré à *Global News* le 27 octobre dernier que le résultat du vote de l'Assemblée générale n'«était] pas quelque chose auquel [elle] ne [s]'attendait pas car [elle] avait vraiment vu des gens se mobiliser». ☺

ENEZ
NOUS
VOIR

AUX
SOIRÉES
DE
PRODUCTION

LUNDI
17H

BÂTIMENT
SHATNER
SALLE B-24



Rencontre spéciale & Appel de candidatures

Les membres de la Société des publications du Daily (SPD), editrice du McGill Daily et du Délit, sont cordialement invité.e.s à sa
Rencontre spéciale des membres :

Avril 2018, date et heure à confirmer
Endroit à confirmer

La présence des candidat.e.s au conseil d'administration est fortement encouragée.

La SPD recueille présentement des candidatures pour son conseil d'administration.

Les candidat.e.s doivent être étudiant.e.s à McGill, inscrit.e.s aux sessions d'automne 2018 et d'hiver 2019, et aptes à siéger au conseil jusqu'au 30 juin 2019. Le poste de représentant.e des cycles supérieurs ainsi que le poste de représentant.e de la communauté sont également ouverts.

Les membres du conseil se rencontrent au moins une fois par mois pour discuter de la gestion des journaux et des sites web, et pour prendre des décisions administratives importantes.

Pour déposer votre candidature, visitez :
dailypublications.org/how-to-apply/?l=fr

Date limite : Avril 2018 (Détails à confirmer)



LE PETERSON
EST MAINTENANT
PRÊT À VOUS
ACCUEILLIR

AU CŒUR DU QUARTIER
DES SPECTACLES

LOFT TÉMOIN
DISPONIBLE
POUR VISITE

UNITÉS À 1 CHAMBRE À
COUCHER À PARTIR DE
305 000 \$ + TX
LOFTS À PARTIR DE
330 000 \$ + TX
PENTHOUSE À PARTIR DE
794 500 \$ + TX

DÉCOUVREZ TOUT CE QUE LE PETERSON PEUT VOUS OFFRI.

BUREAU DES VENTES
405, RUE DE LA CONCORDE, AU 33^e ÉTAGE (SUITE 3301)
MONTRÉAL 514 904-8855
PLACE-DES-ARTS

LE PETERSON
LePeterson.com

Lumière sur ceux qui agissent

McGill parle d'inclusion durant le mois de l'histoire des Noirs.

JULIETTE DE LAMBERTERIE
Le Délit

L'Université McGill est internationale. Son ouverture et sa diversité sont des atouts très souvent cités lorsque l'on en fait l'éloge. Toutefois, certain·e·s étudiant·e·s ne se sentent pas représentés et se sentent contraint·e·s de lutter eux-mêmes pour provoquer les changements dont ils-elles voudraient être témoins. L'objectif du panel de mercredi dernier, dans le bâtiment Shatner, était donc de donner la voix à ces étudiant·e·s.

Un besoin de s'engager

L'évènement prend place lors de l'inauguration du mois de l'histoire des Noirs; un contexte particulièrement approprié pour souligner le travail de ceux-elles agissant en faveur des droits des minorités culturelles à McGill. Le panel, mené par le professeur P. Howard, du Département d'études intégrées en sciences de l'éducation, est aussi composé de trois étudiantes; Christelle Tessono, v.-p. politique du réseau des étudiant·e·s noir·e·s de McGill, Chantelle Dallas, présidente de

l'association des étudiant·e·s noir·e·s en droit de McGill, et Rawda Baharun, éducatrice et conseillère de santé, membre de *Healthy McGill*.

On les interroge tout d'abord sur les raisons de leur engagement. L'une d'entre elles, en dernière année, cherchait un emploi qui la passionnerait; une autre s'est engagée avant même de commencer sa première année; mais toutes partageaient le ressenti de ne pas toujours apprécier la façon dont leur histoire et leur culture étaient abordées. Elles partagent aussi une même aspiration; celle de trouver davantage de moyens pour protéger les étudiants marginalisés. Elles le font chacune en organisant des événements, en facilitant le réseautage; en encourageant la discussion et l'entraide, en tentant de centraliser les ressources disponibles. *«S'il n'y a pas de place pour toi à la table, il faut te faire ta propre place»*, nous confie Rawda. Toutes insistent sur l'importance d'oser commencer quelque chose, même sans structure préexistante, si la cause a de la valeur. Il est alors crucial de sortir de son cercle, sa «zone de confort», d'aller au centre de la discussion; on ne sait jamais ce qu'une certaine connexion peut apporter.

Un effort commun

L'engagement bénéficie à tou·te·s; aux acteur·rice·s, le sentiment de redonner à leur communauté, et dans le cas de projets en faveur d'étudiant·e·s marginalisé·e·s, il contribue à une plus forte équité. Durant ce panel, on pose la question aux étudiant·e·s: que pourrait faire McGill pour assurer un espace plus sûr aux minorités? Les termes à retenir sont «écoute», «consultation», «encouragement», «priorisation», mais aussi un meilleur soutien financier pour les initiatives en cours. Plusieurs soulignent aussi le besoin d'une plus grande diversité dans les cours, et une attention particulière portée sur ses discours, à l'intérieur, comme à l'extérieur d'une salle de classe.

La discussion portait un message plein d'encouragements. Peu importe qui l'on est, si l'on s'écoute et se soutient, il est alors possible pour chacun·e de trouver son rôle dans la communauté d'ici; en créant, en s'impliquant, en discutant, ou simplement en s'informant: *«chacun explore son identité d'une façon différente»*, conclut Rawda. ☺

ALEXIS FIOCCO



Allégations de conflit d'intérêt

Le v.-p. aux Finances soulève un possible biais de l'AEUM pour l'AVEQ.

ANTOINE MILETTE-GAGNON
Le Délit

Jeudi dernier se retrouvaient les membres du Conseil législatif de l'Association étudiante de l'Université McGill (AEUM ou SSMU en anglais, *ndlr*) pour discuter d'un agenda chargé. Au programme se trouvaient des motions pour discuter du renouvellement du financement du projet ECOLE (*Educational Community Living Environment*,

ndlr), une motion pour dégenrer le vocabulaire de l'AEUM ainsi que plusieurs motions concernant la modification de frais divers.

Conflit d'intérêt

Le Conseil prit une toute autre tournure lors de la période des annonces. En effet, Esteban Herpin, v.-p. aux Finances, a soulevé un questionnaire par rapport à un usage irrégulier de la carte de crédit de l'AEUM,

notamment par Isabelle Oke, v.-p. aux Affaires universitaires. Il s'agit de dépenses de l'ordre de 400 dollars en frais de chambres d'hôtel et en nourriture pour une conférence de l'AVEQ (Association pour la Voix Étudiante au Québec, *ndlr*). Non seulement les dépenses semblaient irrégulières, mais le v.-p. aux Finances a également soulevé la question d'un possible conflit d'intérêt entre l'AEUM et l'AVEQ, étant donné le prochain référendum d'affiliation qui verra les membres de l'AEUM choisir s'ils veulent faire partie ou non d'un regroupement provincial d'associations étudiantes.

De son côté, Isabelle Oke s'est expliquée en disant qu'elle croit que le questionnaire par rapport à ce possible conflit d'intérêt est légitime, mais qu'elle ne l'avait pas perçu comme cela au moment des dépenses.

Elle précise toutefois que les frais seront remboursés par les comités organisateurs des événements, et que *«l'AEUM ne paiera que pour deux sandwiches au final»*, soulevant quelques rires.

Plus tard, elle a également fait une proposition pour empêcher une motion d'affiliation à une association avant que les frais aient été remboursés.

Le ton monte

La tension est montée d'un cran lors de la séquence des questions lorsque Joseph Decunna, remplaçant de Mana Moshkforoush ayant renoncé à son siège de la Faculté des sciences, a questionné le v.-p. aux Finances sur ses motivations quant à sa déclaration à propos des dépenses. Le conseiller a rajouté qu'il se demandait si c'était possiblement une manœuvre politique pour discréditer une future affiliation avec l'AVEQ. Esteban Herpin répondit qu'il avait été élu sur la base d'une plateforme promouvant la transparence dans les dépenses de l'Association. *«Quant aux spéculations à savoir si cela était motivé politiquement ou non, j'aimerais demander [au conseiller Decunna] de garder ses spéculations pour lui-même»*, a-t-il conclu, visiblement irrité.

Un agenda modifié

Lors du point de l'adoption de l'agenda, plusieurs modifications y furent apportées. D'une part, les présentations prévues de Collen Cook, doyen Trenholme des bibliothèques et de Gérard Cadet, Directeur du Bicentenaire, furent reportées à des séances ultérieures. De plus, une motion fut rajoutée pour renvoyer les trois motions concernant la modification des frais (une pour les frais du Centre Universitaire, une pour les frais des Clubs de l'AEUM et enfin une pour les frais de la Vie sur le Campus), au *funding committee* (comité des fonds, *ndlr*) et de les discuter lors de prochaines rencontres. Enfin, une motion intitulée *Motion sur une Consultation sur le racisme systémique à Montréal* fut également ajoutée à l'ordre du jour. Toutes les motions encore à l'ordre du jour, soit celle sur le renouvellement du financement du projet ECOLE, celle sur l'adoption d'un vocabulaire dégenré pour l'AEUM et celle pour une consultation sur le racisme systémique à Montréal, furent par la suite adoptées. ☺



ANTOINE MILETTE-GAGNON

Les chiffres à retenir

16700

C'est le nombre de litres de diesel qui ont été déversés sur la Côte Nord du Québec, en raison d'un bris sur une génératrice de la compagnie minière ArcelorMittal. Même si personne ne vit à proximité du lieu où la catastrophe a eu lieu, les risques écologiques, notamment en ce qui concerne les cours d'eau, sont non négligeables. ☹

Les mots qui marquent

« Quant aux spéculations à savoir si cela était motivé politiquement ou non, j'aimerais demander [au conseiller Decunna] de garder ses spéculations pour lui-même »

Esteban Herpin, lors du Conseil législatif du 8 février, fut questionné sur les motivations de son annonce à propos d'un possible conflit d'intérêt entre l'AEUM et l'AVEQ. ☹

À suivre...

Total des médailles gagnées par l'équipe Olympique canadienne lors des jeux d'hiver se déroulant du 9 au 25 février 2018 à Pyeongchang, en Corée. ☹

Or 2
Argent 4
Bronze 1

Cette semaine

La librairie de McGill Le James prévoit de déménager son magasin situé au 3544 Avenue du Parc pour le regrouper avec celui du 680 rue Sherbrooke Ouest. Pour cette raison, le magasin de cette dernière adresse sera fermé jusqu'au lundi 19 février, date de réouverture prévue. Cependant, les rénovations pour centraliser les deux magasins devraient s'achever pour la rentrée de septembre 2018. ☹

CAMPUS

Relance du débat sur l'éducation

L'AEUM revendique un accès équitable à l'éducation et la rémunération des stages.

AUDREY-FRÉDÉRIQUE LAVOIE
Le Délit

L'Association étudiante de l'Université McGill (AEUM ou SSMU en anglais, *ndlr*) a affiché la semaine dernière une bannière ouvrant le débat sur l'éducation «équitable et juste». La mission de celle-ci était également de sensibiliser les étudiants aux ressources éducatives libres (*Open Educational Resources* ou OER, *ndlr*). La bannière installée dans le bâtiment Shatner annonçait ce qui suit: «*Education is a human right regardless of financial status. McGill needs: Open educational resources, Reinvestment, Remuneration of internships. We demand fair access to education*» («L'éducation est un droit de l'homme, peu importe le statut financier. McGill a besoin: de ressources éducatives libres, de réinvestissement, de stages payés. Nous demandons un accès juste à l'éducation», *ndlr*). «Cette bannière avait pour but principal d'illustrer

les liens entre toutes ces revendications. Nous voulions aussi rappeler à nos membres que l'investissement principal de notre université devrait être dans ses étudiants», a affirmé Connor Spencer, v.-p aux Affaires externes de l'AEUM.

Quelques chiffres

Avec le budget du gouvernement provincial, l'Université McGill ressent un peu plus la compression dans le financement universitaire surtout dans les coupures des programmes d'Études asiatiques et d'Études africaines ainsi que dans la déréglementation des frais de scolarité de la Faculté de Gestion, Desautels. En effet, les étudiant-e-s internationaux en B.Com paieront environ 13% de plus que les étudiants internationaux en B.Sc selon l'article de McGill «*2018-2019 Tuition Fees for International Students*», soit 7.7% plus que l'année d'avant. Pour ce qui est des résidents du Québec et du reste du Canada, le

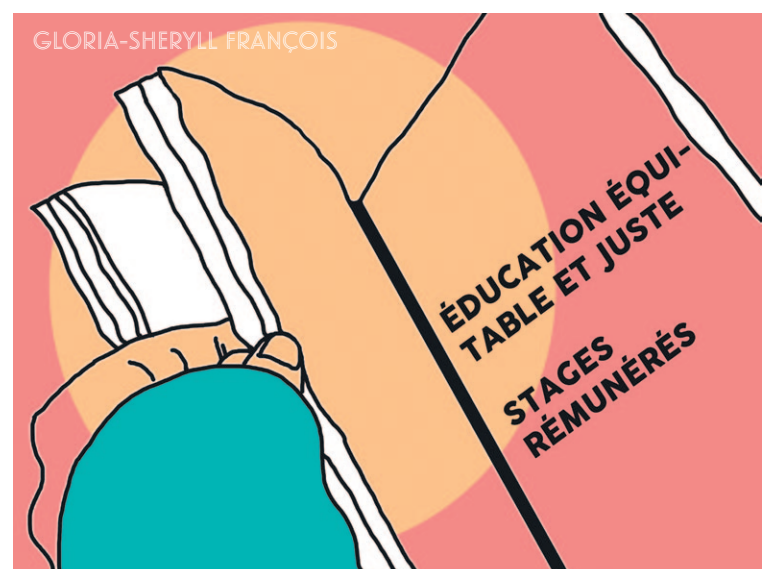
gouvernement du Québec n'a pas encore annoncé les tarifs pour l'année universitaire 2018-2019. Toutefois, l'année dernière, l'augmentation était de 2,7% pour les étudiants québécois et de 2,4% pour les étudiant-e-s du reste du Canada. Il est probable de voir un taux d'augmentation semblable pour 2018-2019.

Les stages

L'Association revendique également des stages rémunérés. Celle-ci confirme que cette annonce n'était que le premier pas vers une campagne structurée qui aura pour mission de réfléchir sur l'impact pour les étudiants, qu'ont les stages et leur rémunération. Beaucoup d'étudiants dans des facultés comme la Faculté d'Éducation ou la Faculté de Travail Social ont besoin d'un stage pour obtenir leur diplôme, et la loi provinciale stipule que tous les stages doivent être rémunérés, sauf s'ils font partie d'un programme éducatif ou d'une organ-

isation à but non-lucratif comme l'explique la v.-p. aux Affaires universitaires de l'AEUM, Isabelle Oke. Pour Connor Spencer, les prochaines étapes seront sensibiliser les étudiants, recueillir des données sur les impacts; autant positifs que négatifs: des stages

non-rémunérés sur les étudiants, faire de la pression au niveau des milieux de travail pour rémunérer leurs stagiaires et finalement plaider auprès d'autres groupes et associations pour une modification de la loi qui rendrait tous les stages non rémunérés illégaux. Le



STANBROOKE

APPARTEMENTS-BOUTIQUE
INTELLIGENTS ET ÉVOLUÉS.
CENTRE-VILLE MONTRÉAL.
EN LOCATION
MAINTENANT.

stanbrooke.ca

STANBROOKE 2061 STANLEY MONTRÉAL 1 514 835 6868



Hymne à l'égalité

L'hymne canadien devient inclusif grâce à la modification de ses paroles.

LISA MARRACHE
Le Délit

Depuis juin 2016, le parlement canadien discutait quant au possible changement des paroles de l'hymne national *Ô Canada*, écrit en 1908 par Robert Stanley Weir, pour les rendre neutres de genre. Mercredi 7 février, après deux ans de débat autour du sujet, Mélanie Joly, ministre du Patrimoine canadien a annoncé les modifications officielles des paroles pour obtenir un hymne plus inclusif.

Évolution

Ce projet de loi a été mis sur la table par Mauril Bélanger, ancien député libéral décédé il y a

deux ans. Le projet avait été mis de côté à cause d'une forte opposition de la part du Parti conservateur, mais il a cependant refait surface quand l'opposition a fini par céder. Le 31 janvier, le Sénat s'est accordé sur ce projet de loi qui a reçu la sanction royale le 7 février.

La modification, ayant été approuvée, transforme donc les paroles de «*True patriot love in all thy sons command*» (un vrai amour de la patrie anime tous tes fils, *ndlr*) à «*True patriot love in all of us command*» (un vrai amour de la patrie nous anime tous, *ndlr*). Une douzaine de projets visant à rendre l'hymne canadien neutre ont été créés depuis 1980 mais aucun d'entre eux n'avait vu le jour jusqu'à aujourd'hui.

Quels enjeux?

D'après Joël Plouffe, professeur en politique étrangère canadienne à McGill, ce changement est un grand pas en avant pour le Canada. Il explique que «l'hymne national reflète l'identité nationale du pays» et que cette modification montre donc la volonté de faire bouger les choses pour la parité homme-femme. Il explique qu'au «niveau international, c'est un élément que le gouvernement Trudeau va pouvoir utiliser dans des discours pour démontrer qu'il y a des gestes concrets qui sont en train d'être pris pour obtenir l'égalité des sexes».

Alanna Thain, directrice de l'institut des études sur le genre, la sexualité et le féminisme à McGill (*Institute for Gender, Sexuality, and Feminist Studies* ou *IGSF* en anglais, *ndlr*) renchérit en témoignant qu'elle aussi trouve que ce changement est un grand pas pour l'égalité des sexes au Canada. Elle affirme que depuis toujours «elle changeait les paroles en chantant car elle se sentait exclue de ces lignes», et

elle est ravie de savoir que maintenant elle n'aura plus à faire ça.

Une décision qui divise

Cependant, parmi les sénateurs, ce changement de parole divise. Alors que plusieurs sénatrices indépendantes, telles que Nancy Hartling et Pierrette Ringuette, se sentent «soulagées» d'avoir enfin un hymne qui reflète justement l'entière de la population, d'autres comme Carolyn Stewart Olsen (sénatrice appartenant au Parti conservateur) ou David Richard (sénateur indépendant) pensent que cette décision aurait dû être prise par le public, soit les citoyen-ne-s canadien-ne-s et non par les membres de la Chambre haute. ☹



« Il y a des gestes concrets qui sont en train d'être pris pour obtenir l'égalité des sexes »

REDEFINIR LE JOURNALISME OÙ EN SOMMES-NOUS ? OÙ ALLONS-NOUS ?

MAYAZ ALAM (ÉDITRICE NUMÉRIQUE, THE GLOBE AND MAIL)
ADRIENNE ARSENAULT (CO-ANIMATRICE, CBC'S THE NATIONAL)
BOB BABINSKI (CBC, CITY MONTREAL)
ARPON BASU (THE ATHLETIC MONTREAL)
DAN BILEFSKY (CORRESPONDANT ÉTRANGER, THE NEW YORK TIMES)
LESLEY CHESTERMAN (MONTREAL GAZETTE)
NATALIE CHILDS (GUTS)
MICHEL CORMIER (RADIO-CANADA/CBC)
SIMON COUTU (VICE)
CHRISTINE CROWTHER (PROFESSEURE, CARLETON)
DEIDRE DEPKE (CHEFFE DU BUREAU NEW-YORKAIS, MARKETPLACE)
MARC ANTOINE GODIN (THE ATHLETIC)
GOTHSHAKIRA (INSTAGRAM)
KATHERINE HANZ (LIBRAIRE, MCGILL)
YASMIN JIWANI (SPÉCIALISTE DES MÉDIAS, CONCORDIA)

BRENDAN KELLY (MONTREAL GAZETTE)
EMILY KINGSLAND (LIBRAIRE, MCGILL)
HUBERT T. LACROIX (RADIO-CANADA/CBC)
EUGÉNIE LÉPINE BLONDEAU (CISM 89.3 FM)
CHRISTINE LUSSIER (CKUT)
BRIGITTE NOEL (PIGISTE)
EMMA OVERTON (BEAVERTON)
MARTIN REISCH (PHOTOGRAPHE)
EDWARD ROW (INSTAGRAM)
DANIEL ROWE (THE EASTERN DOOR)
JULIAN SHER (PRODUCTEUR, CBC'S THE FIFTH ESTATE)
NAËL SHIAB (L'ACTUALITÉ)
MARIE-EVE TREMBLAY (PROFESSEURE ADJOINTE, UNIVERSITÉ LAVAL)
SYRUS MARCUS WARE (ARTISTE/ACTIVISTE)

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DE LA TRIBUNE ET LA SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS DU DAILY

CONFÉRENCE SUR LE JOURNALISME ET LES MÉDIAS
REDEFINIRLEJOURNALISME.COM 26-28 FÉVRIER 2018

The McGill
Tribune

THE
McGill
DAILY

ledélit



McGill

m
MEDIA@mcgill

DAVIDsTEA

MONTREAL
PRESS CLUB
CERCLE DES JOURNALISTES

AMÉRIQUES FRANCOPHONES

Jeudi 8 février

Des membres de la confédération des organisations humanitaires Oxfam sont accusés d'avoir fait appel à des prostituées haïtiennes, aux frais de l'ONG, lors d'une mission humanitaire en Haïti suivant le séisme de 2010. La justice haïtienne n'avait pas été mise au courant de la première enquête tenue par l'ONG sur le sujet en 2011. ☹



AFRIQUE FRANCOPHONE

Mardi 6 février

Suite aux reproches faits par la Belgique à la République Démocratique du Congo sur le non-respect de l'accord sur l'organisation de la prochaine élection présidentielle congolaise, et sur la répression policière des manifestations contre le maintien au pouvoir du président Joseph Kabila, la RDC sanctionne son ancien colonisateur en fermant notamment son consulat à Anvers et en diminuant les fréquences de vol de Brussels Airlines vers Kinshasa. ☹



Vendredi 9 février

Vendredi dernier, un accord de coopération intergouvernemental a été signé entre le Sénégal et la Mauritanie concernant l'exploitation du gisement de Grande Tortue Ahmeyin. Découvert en janvier 2016 et situé sur la frontière maritime sénégal-mauritanienne, ce gisement de gaz serait le plus important d'Afrique de l'Ouest. Les tensions entre les deux pays, ravivées par la mort d'un pêcheur sénégalais sur cette même frontière il y a quelques jours, pourraient être conciliées par cette entente économique. ☹

TEXTE ECRIT PAR
MARIE-HÉLÈNE PERRON
INFOGRAPHIE RÉALISÉE PAR
BEATRICE MALLERET
Le Délit

SATIRE

Le 14 février férié à McGill

La St-Valentin devient un jour de congé.

LOUISE MORTEVEILLE
Le Délit

C'est officiel, tous les cours du 14 février seront annulés. La Saint-Valentin devient un jour férié à McGill pour permettre aux élèves de célébrer comme il se doit l'amour en cette date sacrée. Non seulement l'université rend ce jour férié mais McGill s'attribue aussi le rôle de Cupidon pour assurer le bon déroulement de cette journée. «*La Saint-Valentin est une véritable angoisse, une pression pour certains élèves. Nous voulons libérer les élèves de cette tâche et faire en sorte qu'ils profitent au maximum de cette belle journée, alors oui, McGill s'occupera de la Saint-Valentin*», explique la principale.

Contribution collective

Tout le campus contribuera à cette fête. «*C'est beau de voir tous ces jeunes travailler ensemble pour célébrer le plus noble des sentiments, l'amour*», reconnaissent de nombreux professeurs. Mais plus que célébrer l'amour, cette fête est une occasion pour chaque élève de montrer ses talents: ils ont pu acheter des

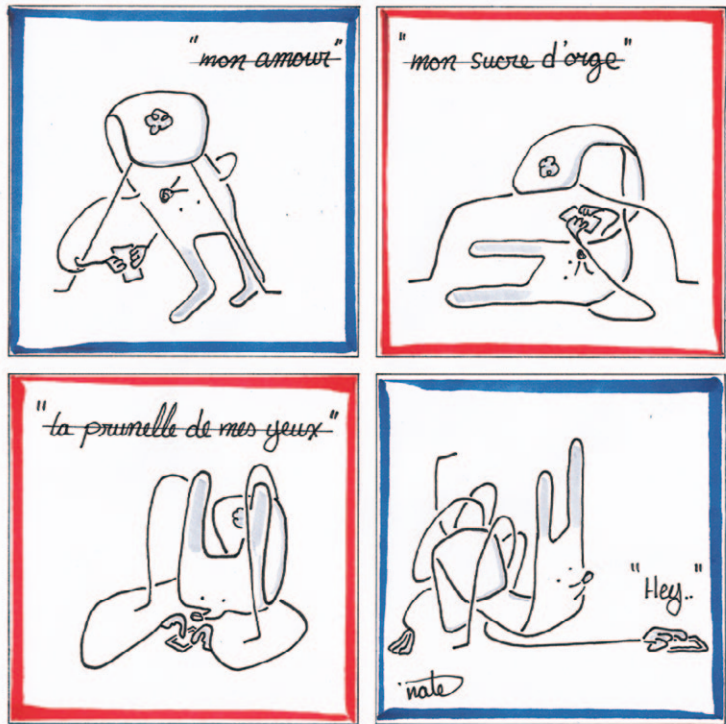
roses rouges à 10 dollars aux élèves du campus McDonald. UNICEF, Cancer Auction et autres associations vendaient des samosas en forme de cœur, pour non pas \$1 chaque, mais bien \$5 (la main d'œuvre doit sûrement être plus qualifiée pour assurer que les samosas aient une forme de cœur). D'autres élèves ont assuré un partenariat avec Starbucks pour que les jeunes couples puissent partager des cookies tout en dégustant le fameux *frappuccino* rose, un écœurant élixir d'amour. Un service «*secret Valentine*» a aussi été créé, et des cargaisons de roses aux expéditeurs anonymes sont arrivées dans les résidences.

Certains élèves d'ingénierie ont aussi pensé créer une application permettant de trouver un Valentin ou une Valentine pour le 14 février, mais ce fût un échec, possiblement à cause de la concurrence du géant qu'est Tinder. Sur le campus, des ateliers et des jeux pour les couples ont été organisés: patinoire en amoureux et danses pour ne citer que les plus populaires. Le tout étant supervisé par les élèves de la Faculté de gestion «*pour assurer la bonne promotion de l'événement, un bon marketing et des profits non*

négligeables», comme l'explique le président du MUS.

Témoignage étudiant

Thomas, élève en première année en développement international à McGill, témoigne. Depuis qu'il a rencontré Alice à Café Campus et qu'ils ont dansé ensemble sur *Les démons de minuit*, il a perçu en elle la fille en talons-aiguilles qui se déhanche. Depuis qu'ils se sont embrassés le jeudi d'après à Tokyo et qu'ils se sont revus au *pre* de la salle commune du 4e étage de *New Rez* avant de décaler à Kampai, il a su qu'elle serait sa Valentine. Seulement, la semaine précédant le fameux 14 février, Thomas confie qu'il se réveillait chaque nuit, hanté, en sueur froide. Ses peurs venaient à présent perturber ses rêves; il en rêvait, cela l'effrayait jours et nuits: la Saint Valentin approchait. «*Que lui offrir? Où l'emmener? Comment marquer le coup? Être plutôt original ou traditionnel? Grandiose ou romantique? Ces questions me hantaient encore plus que les trois midterms et le devoir que j'avais pour la même semaine!*» raconte-t-il. «*Quel soulagement quand j'ai lu ce mail de McGill! Mon*



université venait de sauver mon couple!» se rappelle-t-il. Le soir de la Saint-Valentin, en rentrant chez lui, Thomas est exténué, il a fait la queue toute la journée pour les activités, a dépensé tout le budget de sa semaine mais il se dit quand même soulagé: oui ça s'est bien passé. Sa

copine semblait heureuse, satisfaite. Mais avec une petite hésitation dans la voix, Thomas nous dit «*avant de m'endormir j'avais le sentiment d'avoir oublié quelque chose. Oh! Sûrement un détail... Puis ça m'est revenu. J'avais oublié de lui dire le tant attendu «je t'aime!»*». ☹

Celles qui veulent entreprendre: entreprenez!

Nous rencontrons Elodie Ozer, fondatrice de l'organisation *Dress Me Up Mtl*.

Elodie Ozer est une jeune femme française expatriée. Elle est professeure à l'école ISART, spécialisée dans le jeu vidéo et le cinéma d'animation 3D. En parallèle à son métier, Elodie est une passionnée du «seconde main», passion qu'elle cherche d'ailleurs à partager en développant le projet *Dress Me Up*. *Le Délit* l'a rencontrée afin de discuter de ce projet.

Le Délit (LD) : *Qui es-tu? Que fais-tu dans la vie? Quels sont tes projets?*

Elodie Ozer (EO) : Je m'appelle Elodie, j'ai 31 ans et je travaille à ISART, une école spécialisée dans le domaine du jeu vidéo et du cinéma d'animation 3D. Mon travail me passionne, mais j'ai toujours eu cette fibre entrepreneuriale. Montréal s'est avéré être le bon endroit pour pouvoir exprimer cette créativité quelque peu bridée lorsque je vivais à Paris. Quelques mois après mon arrivée, je commence à fonder le projet *Dress Me Up*. En février 2016, je lance la page Facebook, et depuis, j'en parle autour de moi et j'essaye de le faire connaître! Je l'ai créé pour partager ma passion du seconde main et je ne m'attendais pas un tel succès, si je puis dire! Nous sommes maintenant presque au 9e événement qui aura lieu le dimanche 11 Février. J'ai la chance de ne pas être seule dans ce projet, je suis entourée d'une bonne équipe composée d'amis et de bénévoles. Sans eux, *Dress Me Up* serait impossible, c'est pourquoi je trouve important de rappeler que je ne suis pas seule derrière ce beau projet.

LD : *D'où t'es venue l'idée de Dress me Up? Est-ce un besoin? As-tu ressenti une demande autour de toi? Est-ce une chose à laquelle tu avais déjà participé auparavant?*

EO : À Paris, j'avais une toute autre manière de consommer. J'achetais énormément de vêtements, chaussures... Jusqu'au jour où je n'ai plus eu de place chez moi. En 2007, j'ai organisé une soirée d'échange de vêtements chez moi avec mes amies. L'idée de base était de faire du tri et de me débarrasser de vêtements que je ne portais plus. J'ai réussi à me débarrasser des vêtements que je ne voulais plus, mais j'étais quelque peu frustrée de constater que je n'avais pas trouvé de vêtements qui me plaisaient lors de cette soirée. Il était difficile de trouver des habits qui nous convenaient à toutes: nous n'avions pas toutes la même morphologie ni le même style, ce qui rendait les choses plus compliquées. C'est suite à cette soirée que je me suis mise à



réfléchir à une différente manière d'échanger des vêtements, une qui permettrait que j'y trouve mon compte, et plus globalement que toute femme, de toute taille, de tout style et de toute morphologie, puisse en faire de même. Toujours à Paris,

« Pour les femmes qui veulent entreprendre: entreprenez, c'est tout »

je faisais également partie d'une organisation qui s'appelait *Troc Party* et nous étions assez médiatisées, mais les aléas de la vie ont fait que nous avons été amenées à évoluer dans des endroits différents. Quand je suis arrivée à Montréal, j'ai tout de suite vu que le seconde main était une tout autre manière de consommer. Tout ce qui est seconde vie, refaire sa garde-robe gratuitement est un concept qui a attiré et attirent beaucoup de personnes. C'est donc de là que vient l'idée de *Dress Me Up*!

LD : *Est ce que tu peux nous expliquer comment fonctionne le concept de Dress Me Up? Qu'est-ce qu'il faut faire, qui peut participer, qui est concerné?*

EO : Il suffit d'apporter les affaires que l'on ne porte plus et dont on souhaite se séparer. Toutes les tailles sont disponibles, pour permettre aux participantes de trouver leur bonheur, quelle que soit leur morphologie! Les vêtements, chaussures et accessoires sont acceptés. Tout ce qui est sous-vêtements, boucles d'oreilles à trou et collants ne sont pas acceptés, pour des raisons d'hygiène.

Les vêtements tâchés ou abîmés ne sont également pas acceptés. L'événement est en général d'une durée relativement courte; deux heures environ. Au cours de la première heure, nous effectuons le tri des affaires. Pendant la phase de tri, il est possible de profiter de ce temps pour faire connaissance avec les participantes et prendre une petite consommation dans l'endroit qui accueille gentiment l'événement. Vient ensuite le lancement de la *Troc Party*, où toutes peuvent choisir, essayer et repartir avec le même nombre de morceaux qu'elles ont apporté. Le minimum est de 5 morceaux et le maximum de 25.

LD : *Prévoyez-vous d'élaborer un projet plus inclusif qui serait accessible aux hommes?*

EO : Oui absolument, mais nous aborderions cette part du marché avec une publicité différente, car on ne touche pas la demande masculine de la même manière que la demande féminine. Nous avons reçu de nombreuses demandes de la part d'hommes. Nous avons commencé *Dress Me Up* avec les femmes, car elles sont plus réceptives dans ce domaine. Nous prévoyons aussi de travailler un projet pour les mères de famille avec le linge pour enfant, parce que les enfants grandissent à une vitesse hallucinante et l'argent dépensé dans leurs habits est colossal. Il y a donc un besoin important. Si ces projets voient le jour, nous aurions néanmoins besoin de financement, chose qui est difficile, car nous voulons garder l'organisation comme étant une initiative 100% gratuite et bénévole. Nous souhaitons véritablement garder ce type d'événements 100% gratuits. Nous recommandons néanmoins aux participantes de prendre une petite consommation à l'endroit qui nous accueille, mais personne n'y est forcé.

LD : *Sur la page Facebook, il est dit «qu'à la fin de l'événement, tous les vêtements, accessoires et souliers non troqués seront récupérés par Dress Me Up, afin*

d'être déposés à l'association PRACOM qui aide des femmes présentant des problèmes de santé mentale». Pourquoi cette association? Est-ce un sujet qui vous tient particulièrement à cœur?

EO : Je dirais que toutes les causes m'importent. J'ai découvert PRACOM par le biais d'un ami: j'ai pu rencontrer une personne qui travaillait chez PRACOM et qui m'en a expliqué le fonctionnement. C'est une association qui travaille pour la santé mentale des femmes et qui a besoin de vêtements, car elle a déjà une assistance au niveau du maquillage et autres soins. Nous redistribuons également les habits restants dans des associations pour les femmes victimes de violences conjugales, et dans différents foyers. Je pense également aux *Y des Femmes* et à différents centres de désintoxication. Nous essayons de diversifier et d'aider le plus grand nombre!

LD : *Beaucoup de femmes comme toi aimeraient créer des start-ups/ concepts, mais sont quelque peu découragées par le manque d'appui que connaît l'entrepreneuriat féminin. Aurais-tu des conseils ou des suggestions pour que celles qui ont des projets puissent les voir un jour aboutir?*

EO : Lancer une entreprise, qu'on soit une femme ou un homme, c'est compliqué. Il faut être tenace et croire en son projet. Je pense c'est aussi une question de profil: si tu crois en ce que tu dis, c'est sûr que des gens vont embarquer. Pour toutes celles qui voudraient se lancer dans un projet entrepreneurial, je recommande de ne rien lâcher. C'est sûr, nous avons toujours la peur que notre idée soit reprise et mieux faite que nous, mais il ne faut pas. Il faut foncer! Il faut savoir déléguer aussi, car on a des compétences, mais on ne les a pas toutes. S'entourer des bonnes personnes donc. Essayer de contourner l'image de la société qu'on essaye de nous véhiculer aussi, que la femme est en désavantage. Il faut avoir l'assurance de développer ses idées et d'aller jusqu'au bout. Enfin, je dirais qu'il ne suffit pas d'être bon à l'école pour s'en sortir dans la vie: à partir du moment où tu sais ce que tu veux et où tu vas, qui dit que tu peux montrer que ta motivation va au-delà des mots, ça change tout. Pour les femmes qui veulent entreprendre: entreprenez, c'est tout. ☺

Propos recueillis par
LOUISANE RAISONNIER
Le Délit

CHANGEMENT DE

PERS

PECTIVES



DOSSIERS SPÉCIAUX

SOCIÉTÉ DE DEMAIN
P. 10 À 14

LGBTQ+ DANS L'ART,
COMMENT PEINDRE
L'ARC-EN-CIEL ?
P. 15 À 20

ENTREVIEW

La sagacité d'Alain Deneault

Un regard critique sur le présent permet de semer les graines de la société de demain.

Docteur en philosophie de l'Université Paris-VIII et directeur de programme au Collège international de philosophie à Paris, Alain Deneault est particulièrement connu du grand public pour ses interventions sur les paradis fiscaux. *Le Délit* l'a rencontré afin de discuter de philosophie.

Le Délit (LD): Bonjour M. Deneault. Comme première question, j'aimerais vous demander: qu'est-ce que la philosophie selon vous?

Alain Deneault (AD): La philosophie consiste à s'enquérir des prémisses dont on est captif dès lors que l'on utilise un concept. C'est-à-dire que si l'on parle de démocratie, de politique, même si l'on parle de choses aussi courantes que citoyenneté, d'un territoire, de la loi, de la souveraineté, de la lutte des classes sociales, du Capital, l'on est nécessairement —au moment même où l'on contracte un lien avec un terme— engagé dans son histoire. On est engagé dans sa mémoire et même engagé dans ses prémisses, c'est-à-dire dans ce qui donne à ce mot sa consistance et dans ce qui aussi l'enferme dans un certain nombre de conséquences logiques. Ainsi, ce travail-là est précisément celui sur lequel on fait impasse lorsque l'on va vite, lorsqu'on se contente des formules doxales qui

nous sont données pour circonscrire une question. J'ai souvent fait ce travail assez classique, c'est-à-dire faire une halte sur des termes que l'on utilise dans la vie courante, de manière expéditive. Par exemple, lorsqu'il s'agit d'essayer de penser le Canada, j'ai essayé d'en parler comme d'une colonie dans une perspective postcoloniale et de réfléchir à

« Je n'ai pas l'impression que dans l'institution universitaire, l'on nous encourage à engager une réflexion pertinente socialement »

ce qu'il est en tant que législation de complaisance plutôt qu'en tant que grande démocratie, tout simplement parce qu'il s'agit pour moi de faire une halte sur les mots que l'on utilise pour le décrire et faire subir, au fond, l'épreuve d'une certaine réalité. Lorsque l'on parle, par exemple, de Total comme d'une société pétrolière française, j'ai voulu revenir sur chaque terme parce que chacun me semble induire en erreur ceux qui les utilisent. Et c'est pour cela que je pense m'inscrire dans une approche philosophique, même si elle n'est pas tout à fait traditionnelle, en ce qu'elle est normalement professorale.

LD: Quel est votre rapport à ce qui se fait actuellement en philosophie professorale et plus largement à ce qui se dit en société?

AD: Eh bien, je n'ai pas l'impression, dans le premier cas, que l'on nous encourage à faire ce qui relève du deuxième élément de la question. Je n'ai pas l'impression que dans l'institution universitaire, l'on nous encourage à engager une réflexion pertinente socialement. Peut-être même qu'il y a un snobisme qui consiste plutôt à considérer

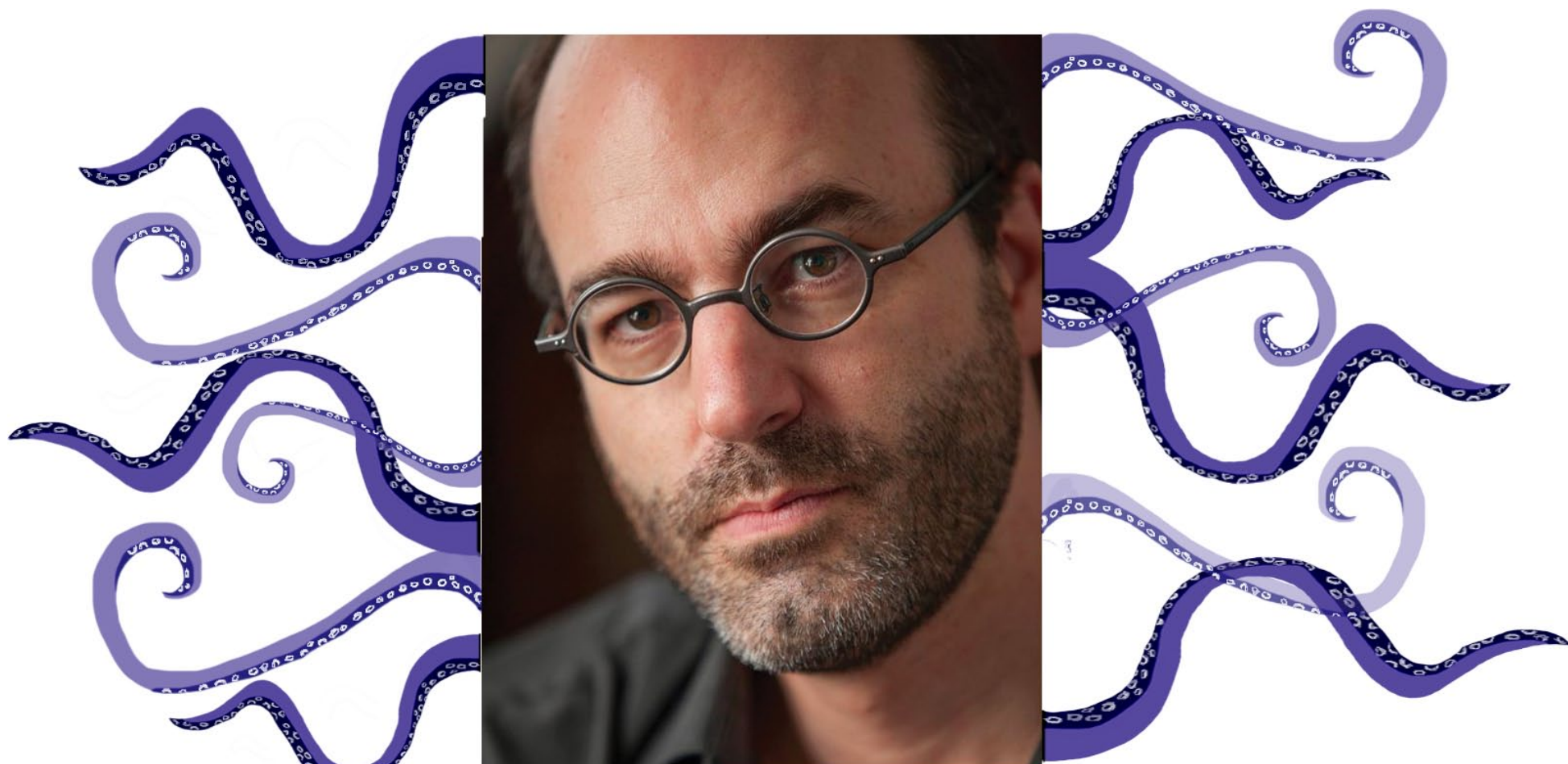
comme digne d'une recherche philosophique à l'université, une recherche qui s'éloigne de ce qui intéresse le *socius* ou le *demos*. À l'université, plus particulièrement en Amérique du Nord, ceux qui se sentent intéressés à ce vaste courant philosophique européen, de la modernité jusqu'au poststructuralisme, sont tout simplement bannis des départements de philosophie au profit d'un courant, à mon sens très étroit, qui est celui de la pensée analytique. Par exemple, si j'étais responsable d'un département de philosophie, je n'exclurais pas les tenants de la pensée analytique comme eux excluent tous ceux qui pratiquent une approche qui n'est pas la leur. Il y a eu une purge dans les départements de philosophie et c'est pourquoi c'est dans les départements voisins, que ce soit en

sociologie, en psychologie et dans les lettres encore, que l'on a accueilli les rescapés de tous ces courants que l'on s'est cru légitime de pouvoir exclure. C'est très triste. Aussi, il y a une sorte de cohérence que l'on attend des professeurs potentiels qui consistent à avoir étudié un auteur ou un champ très spécifique sur le plan de l'histoire de la philosophie, au point où l'on est plutôt des exégètes et des historiens d'un courant que des penseurs qui font comme ceux qu'on prétend estimer. Bon, j'ai fait ma thèse sur Georg Simmel, qui est considéré comme un philosophe à part entière en Allemagne, mais comme un sociologue dans le monde francophone. Parmi ceux qui étudient Simmel au sein de l'université, il n'y a pourtant personne qui accepterait quelqu'un qui pense comme Simmel. On peut penser sous Simmel parce que quelque part dans l'histoire, l'on ne sait trop comment, il a été intégré au panthéon des grands auteurs mais l'on ne souffrirait jamais que quelqu'un pense comme Simmel, ou comme Nietzsche, ou comme Benjamin, ou comme Schopenhauer dans l'institution. C'est un énorme paradoxe, mais apparemment il n'intéresse personne qui fait des plans d'affaire et mène d'importantes recherches de subventions. Je n'en suis pas. Ce qui m'intéresse, c'est plutôt d'être en phase avec autre chose. Certes, la philosophie est l'affaire d'une pratique, certes l'affaire d'un métier

et certes l'affaire d'un engagement exigeant, mais néanmoins produire des propositions de nature philosophiques n'est pas étranger à tout le monde. C'est-à-dire que tout le monde est en mesure de partager, de discuter, de recevoir.

LD: Suivant certaines choses que vous venez de mentionner, que pensez-vous du clivage entre philosophes continentaux et analytiques?

AD: Ce clivage m'ennuie souverainement. Il ne m'intéresse tout simplement pas. Très souvent — je n'en fais pas une généralité non plus — mais lorsque j'ai été confronté à des textes appartenant au courant analytique, j'ai été choqué par les prémisses. Elles m'apparaissent fausses et bien que les raisonnements étaient eux très rigoureux et même exquis, fins et raffinés à l'extrême, du moment où les prémisses sont fausses et très souvent elles sont idéologiques et libérales —pour ne pas dire propagandistes—, je m'intéressais très peu à elles. Je ne m'intéressais pas tout à fait au fait de goûter à l'excellence de ce qui pouvait suivre. Par ailleurs, il y a deux courants qui m'intéressent et que je considère légitimes et j'ose souhaiter qu'à l'université on soit capable de les recevoir. Apparemment, ce n'est pas massivement le cas. [Pour le premier] il s'agit d'un courant qui serait la queue de la comète du néokantisme pour lequel il s'agit d'essayer de partir de ce constat d'échec, de cette





L'on peut considérer être les fondateurs de l'entendement chez Kant, pour faire un lien entre la façon que l'on développe dans le réel social des notions liées à l'expérience, des prises de conscience qui relèvent du sensible et d'en penser la pertinence. Ce serait tout ce courant qui aboutit à Simmel, dont Benjamin n'est pas trop loin. Dans un deuxième temps, un courant qui m'intéresse beaucoup, c'est celui de la pensée critique. C'est de penser comment les rapports de force politiques induisent des formes d'organisations sociales. Plus précisément, ce qui m'a intéressé, c'est aussi la pensée critique plus près de Max Horkheimer, à savoir que l'appareil scientifique se trouve à développer des notions, des analyses, des résultats en relation avec des motivations qui ne sont pas étrangères à des intérêts. C'est pour dire que la science pour la science n'existe pas tellement plus que l'arbre pour l'arbre. Ce lien-là m'a intéressé et ça m'a rendu en quelque sorte dubitatif face à beaucoup de propositions, notamment celles de la pensée analytique, à savoir qu'il serait candide de penser qu'on peut se référer à certaines notions autorisées comme si elles étaient là, innocemment dans le décor culturel qu'est le nôtre.

« Parmi ceux qui étudient Simmel au sein de l'université, il n'y a pourtant personne qui accepterait quelqu'un qui pense comme Simmel »

LD: Avec plus d'une douzaine de publications à votre actif depuis 2005, il semblerait que la plupart de vos interventions dans les grands médias sont surtout le fait de vos livres sur les paradis fiscaux. Que pensez-vous que l'on peut en tirer ?

AD: Eh bien, je me suis intéressé aux paradis fiscaux pour susciter

de la pensée. Les paradis fiscaux sont un cheval de Troie. Je suis comme tout le monde et les livres de fiscalité, ça m'emmerde. Lorsque je me suis mis à travailler sur le rapport entre le Canada et les paradis fiscaux dans mon livre *Paradis fiscaux: la filière canadienne*, j'ai dû lire des experts de l'Université de Syracuse qui étaient versés dans une compréhension fine des politiques fiscales de la Jamaïque des années 1970. Pourquoi faire cela ? Parce que les paradis fiscaux, lorsqu'on les présente posément, stratégiquement, l'on arrive à inscrire, en rusant, dans le débat public un enjeu qui suscite des questions que l'on ne peut pas soi-même poser directement. Si on les posait directement, nous serions censurés avant même d'atteindre l'espace public. Lorsque l'on aborde les paradis fiscaux, l'on a l'impression d'aborder un enjeu technique, ce qui rassure beaucoup de gens. Cet enjeu porte sur des choses très légitimes qui tiennent de l'État de droit et du trésor public, en plus des questions comptables et administratives. Ces sphères sont considérées sérieuses et donc dans cet univers-là, on peut semer la graine d'un questionnement. Il y a un contresens: nous avons un État qui permet ce qu'il est censé interdire; cet État a pour par-

tenaires d'autres États qui visent à le neutraliser; nous avons des acteurs de cet État-là qui sont aussi les maîtres d'œuvre de ces autres États. Il y a des conséquences graves pour les États qui rendent pratiquement possible ce qu'ils devraient interdire. Donc, les questions viennent d'autrui: ie ne fais que pointer un

phénomène qui peut être décrit en des termes extrêmement courants. Mon plaisir a été de susciter du questionnement. Le qualifier de philosophique serait peut-être abusif, mais considérer qu'il n'y a rien de philosophique dans ce questionnement-là serait tout aussi abusif. Il y a quelque chose de fondamental dans cette façon d'avancer dans un cheval de Troie. Ce qui m'a intéressé aussi, d'un point de vue philosophique, c'est comment les paradis fiscaux mettent à rude épreuve les concepts traditionnels que l'on utilise pour en parler. Ce qui m'a intéressé fut moins de mobiliser un corpus éprouvé de la pensée politique afin d'appréhender les paradis fiscaux, que de voir comment les paradis fiscaux modifiaient en profondeur la sémantique des termes que l'on utilise pour en parler tellement ces termes sont graves, importants et fondamentaux dans ce qu'ils représentent. Dans un monde où il y a les paradis fiscaux et les législations de complaisance, par lesquels passe la moitié des transactions financières internationales, dans lesquels il y a des milliers de milliards de dollars qui sont gérés de manière anomique, ces entités mènent des opérations qui sont contraires au nom même de l'entité; un *trust* n'est plus un *trust*, une fondation caritative n'est plus caritative, une société exemptée n'en est plus une, une entreprise n'est plus une entreprise, mais elles n'en portent plus que le nom. Il y a donc quelque chose qui travaille le langage: la frontière, la souveraineté, la loi, le droit, le crime, l'État et l'investissement supposent tout un travail de redéfinition. Dans *Offshore*, c'est précisément ce qui m'a intéressé. J'y ai mis en relation des discours qui sont élaborés par des gens qui ne s'intéressent pas mutuellement à leur travail respectif, c'est-à-dire que j'ai mis en relation dans mon travail autant le discours d'un représentant syndical du milieu des marins avec les données d'un criminologue et celles d'une comptable. J'ai donc mis en relation des discours, des analyses d'acteurs qui n'ont pas l'habitude de se consulter mutuellement afin d'essayer de dégager une perspective sur le phénomène qui excède la somme des parties.

LD: Si vous me permettez, puis-je que je considère son discours comme étant important, quel est, selon vous, l'intérêt des thèses d'un Guy Debord pour nous tous aujourd'hui ? Pour aller plus loin, jusqu'à quel point Guy Debord avait-il raison ?

AD: Je n'ai pas l'impression que Guy Debord, comme auteur, et son œuvre comme force de proposition, cherche à avoir raison. Je n'ai pas l'impression que l'enjeu se trouve là. J'ai l'impression que ce que Debord souhaitait générer tient plutôt d'une attitude. Une attitude qui est en quelque sorte abusive. Il s'agit d'une prescription qui est abusive. C'est pour cela que nous sommes face à une œuvre qui —comme toute œuvre— a un caractère fictionnel.

« Ce qui m'a intéressé aussi, c'est comment les paradis fiscaux mettent à rude épreuve les concepts traditionnels que l'on utilise pour en parler »

C'est-à-dire qu'il faut se rappeler que, comme lettriste, Guy Debord citait la notion de spectacle favorablement. Du point de vue du lettriste, le spectacle consistait à toujours inventer du théâtre, à toujours inventer une scène que l'on démantèle aussitôt, d'être toujours dans une vitalité extrême. Cela suppose une mise sous tension des sujets. Comme œuvre, le travail de Debord vise simplement à déstabiliser un lectorat pour qu'il soit ramené à ses responsabilités. Lorsqu'on a traversé cette œuvre-là et qu'on s'intéresse à ce qui a pu l'inspirer (Marx, Freud, Cardinal de Retz, vaguement Hegel, Nietzsche), à un moment donné ce que l'on voit au fond ce sont les artifices, ce sont des passages qui finissent très mal et aussi des détournements qui finissent par ressembler à du remodelage, c'est-à-dire que l'on dit «spectacle» plutôt qu'«idéologie». C'est une façon de revitaliser des expressions et c'est tout à fait légitime. Autrement, on va en quelque sorte se scléroser; tout d'un coup l'on dit «spectacle» plutôt qu'«idéologie» et de là, par le spectacle, il y a le visible, mais il y a aussi l'élaboration d'autre chose. Ce qui est intéressant aussi, dans le film *La société du spectacle*, c'est de voir que les premiers écrans que l'on voit sont des écrans de vidéosurveillance. Ce que l'on voit, ce sont des écrans de gens qui sont surveillés par des gens qui travaillent à surveiller et donc le spectacle n'est pas seulement, au fond, la séparation de ceux qui regardent par rapport à ceux qui présentent, mais c'est plutôt le contraire de la séparation. C'est le fait de mettre tout le monde à contribution pour créer quelque chose que plus personne ne sera à même de voir puisque l'on serait tous en train d'y travailler. L'on serait devenu aveugle au spectacle qui nous surplombe parce que l'on est tous engagés à l'élaborer. Simmel, c'est la même chose: c'est une piste qui stimule de la même manière que l'on nous jetterait de l'eau froide au visage. C'est une manière de brasser et de provoquer, qui vise à activer de la pensée plutôt que de la laisser ronronner. C'est pour cette raison que des auteurs tels que Nietzsche, Simmel et Debord sont lus par énormément de gens et sont pourtant peu cités. Au fond, leur vertu est d'être une bougie d'allumage pour des pensées qui ensuite vont se construire et se fortifier sur la base d'œuvres beaucoup plus fortes. On lit Debord, on retourne à Marx; on lit Simmel et on retourne à Kant, à Nietzsche ou à Spinoza. En ce sens, on retombe dans des œuvres qui, elles-mêmes, sont beaucoup plus substantielles. Il s'agit simplement de remettre ces œuvres à leur place et ce sont des places dignes.

Le Délit (LD): Avez-vous rencontré des œuvres qui vous ont donné une vocation ?

Alain Deneault (AD): Oui, il y a quatre grands auteurs. Sûrement Jacques Rancière, Georg Simmel, Rosa Luxembourg et François-Xavier Verschave. Ce sont des auteurs qui nous permettent de nous soulager des contradictions de l'idéologie. Ils nous soulagent de contradictions qui font qu'il devient pénible de penser un certain nombre de choses parce celles que l'on nous met dans la tête ne fonctionnent pas. Évidemment, on nous les met dans la tête en nous disant qu'elles fonctionnent, alors qu'elles ne fonctionnent pas. C'est le propre de l'idéologie: gommer les contradictions. Isabelle Garrot aussi, c'est une belle rencontre. Il ne s'agit pas d'un monument dans le corpus de la «grande» philosophie, il s'agit chez Garrot d'un discours sur l'idéologie qui est très stimulant. Quant à Rosa Luxembourg, c'est tout simplement d'essayer de répondre à la question de la lutte contre l'insupportable, de pourquoi l'on supporte ce qui ne l'est pas et de comprendre pourquoi l'on peut en venir à des moments où l'on ne supporte plus. Simmel, c'est une œuvre qui nous montre que l'on peut penser de manière interdisciplinaire. C'est quelqu'un qui traverse les champs parce que l'objet qui nous intéresse commande que l'on pense des choses intelligemment, c'est-à-dire du point de vue de l'histoire, de la sociologie et de la psychanalyse par exemple. C'est en passant à travers tout cela que l'on va pouvoir comprendre un objet.

LD: À ceux et celles qui seraient tentés par la philosophie, quelles œuvres conseillez-vous ?

AD: Cela dépend des inclinaisons de l'interlocuteur. Quelqu'un qui est sensible aux rapports à autrui, à la solidarité, cela peut être intéressant de lire l'*Éthique* de Spinoza. Quelqu'un qui est dans une sorte de colère, c'est évidemment par Marx que l'on peut passer. C'est conjoncturel. En même temps, ce que j'apprécie, pour ma part, dans le travail interdisciplinaire que j'ai été amené à faire au Collège international de philosophie et à l'Université Paris-VIII, ce fut de chercher la philosophie là où on ne pense pas la trouver. Je n'aime pas l'idée qu'il y aurait un savoir *a priori* que l'on devrait maîtriser pour considérer qui est en face de nous. ☺

Propos recueillis par
SIMON TARDIF
Le Délit

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE





La décroissance en perspective

Petite introduction qui nous invite à penser l'alternative aux dangereux oxymores.

SIMON TARDIF
Le Délit

Historiquement, le terme «décroissance» fut pour la première fois utilisé par André Gorz en 1972. Celui-ci s'interrogeait à savoir si «l'équilibre global, dont la décroissance de la production matérielle est une condition, [était] compatible avec la survie du système [actuel]». Pour le dire autrement, il se demandait si la société productiviste saurait arrêter de croître afin de demeurer dans les limites écologiques de la planète. À cette question, il répondra finalement, dans *Écologie et liberté* en 1977, que l'économiste Nicholas Georgescu-Roegen avait eu le bon sens de noter que la «consommation de ressources limitées finira inévitablement par les épuiser complètement». À une époque où les scénarios catastrophiques entourant la manière dont nos sociétés produisent nous échappent, il convient de repenser notre rapport au monde et au développement.

Dans la même lignée que celle de Georgescu-Roegen, les données sur les limites de la croissance sont notoires depuis le premier Club de Rome de 1972. Plus grave encore, cette thèse fracassante est connue depuis Thomas Malthus (1766-1834), John Stuart Mill (1806-1873) et William Stanley Jevons (1835-1882)! Pourtant, rien ne semble arrêter notre implacable logique productiviste. Tant du côté des tenants du capitalisme que chez plusieurs tenants du socialisme, la production est encore perçue comme la grande panacée sur laquelle tous nos espoirs doivent reposer. Il n'est alors pas vraiment étonnant que l'on puisse couramment entendre parler du développement durable comme seule et unique solution aux problèmes de nos sociétés. Malheureusement, tout notre problème est là: les catastrophes écologiques et sociales sont les conséquences nécessaires d'un tel système. Les solutions productivistes ne répondront pas aux problèmes productivistes. Le développement durable, comme l'a si bien exposé Bertrand Méheust dans *La politique de l'oxymore*, n'est qu'une fallacieuse manière qu'ont les tenants de notre système d'abuser de notre bon sens. Les oxymores obombrent nos aspirations. Néanmoins, cette manière de récupérer le débat écologique ne saurait changer la donne: nous courrons tous vers la catastrophe. La croissance ne sera jamais durable puisqu'elle ne pourra jamais être universalisée dans les limites écologiques de notre planète, et si nous n'arrêtons pas, elle nous

consumera. Au mieux, le développement durable est un projet pour quelques opulents.

Ne mêlons plus l'inutile à l'insulte

C'est dans la perspective d'un tel *greenwashing* que l'idée de la décroissance prend tout son sens. Outre l'aspect mathématique non négligeable entourant la croissance, il convient de se demander d'où pourrait surgir la volonté d'une transformation radicale. Fort probablement, le changement sera possible compte tenu de la dégradation des milieux naturels,

souvent la réalisation anticipée de modalités culturelles participant d'intérêts commerciaux; ces besoins ne sont pas les nôtres, mais ceux du système pour lequel ils sont cruciaux. Le nouveau téléphone, les vacances dans un *resort*, le *cossin* acheté sur un coup de tête, comme si l'on se prétendait à soi-même qu'il nous serait utile alors qu'il finira vraisemblablement sur une étagère, dans une boîte ou même aux poubelles; toutes ces choses —et bien plus encore— gangrèment notre planète. Nous croulons collectivement sous les

Par ailleurs, n'est-il pas surprenant de vivre dans une société si hétérodépendante? Nous visons au sein d'une société où se perpétue un véritable «décalage prométhéen» entre notre production et notre capacité à la concevoir. Nous ne savons plus comment nous nous

Similairement, comme le souligne Günther Anders, durant la Première Guerre mondiale, «ce ne sont pas les intellectuels qui eurent le courage de faire quelque chose contre la guerre mais les travailleurs». Ces derniers se sont à l'époque mis en grève, non parce

« Malgré les données, les exemples, la perspective d'une hécatombe, nous sommes trop nombreux à ne pas nous révolter »

nourrissons; nous ne savons plus fabriquer les objets les plus essentiels à notre survie; nous ne savons plus quelles sont les propensions écologiques des choses dont nous clamons tant l'importance vitale. Il semble évident que la différence majeure entre la collaboration humaine et la production invisible qui est la nôtre devrait nous inciter à la méfiance, voire à l'irrésistible envie de nous échapper. Notre capacité —pourtant humaine— à avoir conçu des scénarios du genre de ceux d'Hiroshima et de Nagasaki devrait, il me semble, tout au moins susciter des questionnements.

Les dalles qui pavent notre route

Nonobstant la critique qu'adresse le projet de la décroissance au système productiviste actuel, il ne pourrait être désirable sans une réelle proposition. Pourquoi désirer la décroissance? D'une part puisque la perspective d'un monde détruit implique nécessairement la disparition «la qualité du monde vécu par l'être humain», mais aussi parce que la décroissance commande un certain rapport à notre environnement qui ne saurait se suffire du discours environnant à son sujet. De manière constitutive, il convient de penser que la décroissance cherche à restituer cette brillante —et pourtant pas si étrange— idée selon laquelle l'être humain se constitue par la nature et inversement constitue cette même nature. À travers cette posture inhérente à la pensée de la décroissance, tout un chacun tente de réengager l'être humain en tant qu'unité et groupe hétérogène au sein d'un écosystème lui aussi constitué d'une myriade d'autres groupes hétérogènes.

Cela dit, le projet de la décroissance ne tient pas du rêve. Plusieurs s'y sont dressés, ont renoncé à une société qu'ils jugeaient malade; partout des gens se sont levés et ont dit en toute singularité «non» au système. Par la réalisation de projets tels que celui des Zapatistes au Mexique, il est possible de recréer des bulles d'air dans un monde asphyxié.

qu'ils espéraient obtenir de quelconques avantages, mais plutôt puisqu'ils voulaient absolument raccourcir cette guerre. Ils étaient plusieurs milliers. Par le fait même, la révolte érige le socle des potentialités d'une autre manière de vivre.

La décroissance se formule en accord avec la mesure, le sens des limites. Dans la lignée de la pensée des Albert Camus, Arne Naess, Aldo Leopold, Ivan Illich et Rabindranath Tagore, il nous faut réapprendre «l'amour antique du cosmos», le sens de la limite des Hellènes.

Difficile de ne pas écrire une tragédie

En revanche, le projet de la décroissance s'organise tragiquement à travers la «pédagogie des catastrophes» de Serge Latouche ou encore l'«heuristique de la peur» de Hans Jonas. Une part importante de son souffle, bien plus que voudront le reconnaître une certaine partie de ses sympathisants, repose sur les changements radicaux que nous serons prêts à mettre en branle une fois les premières catastrophes arrivées. Le Cap est la première grande ville du monde à manquer d'eau; c'est à travers une telle catastrophe —puisque'il s'agit d'une réelle catastrophe considérant l'utilisation démesurée que nous faisons tous de l'eau dans les grandes villes— que certaines personnes sauront prêter l'oreille. C'est pourtant fort tragique que l'on doive en arriver là. Malgré les données, les exemples, la perspective d'une hécatombe, nous sommes trop nombreux à ne pas nous révolter.

Tout comme Günther Anders, je vous répondrai: «Et si je suis désespéré que voulez-vous que j'y fasse?» Cette formule, une mauvaise traduction de «*Wenn ich verzweifelt bin, was geht's mich an*», comme le souligne Philippe Gruca, signifie plutôt: «Même si je suis désespéré, je m'en fiche!» Il nous faut pourtant persévérer. Difficile de ne pas écrire une tragédie. ☹



« Il nous faut réapprendre “l'amour antique du cosmos”, le sens de la limite des Hellènes »

de l'épuisement des ressources et de la crise de sens à laquelle est confronté un nombre grandissant d'individus. Malheureusement, il semble improbable que notre conversion systémique puisse être possible avant que de telles situations n'atteignent leur point culminant. Le consumérisme, pourvoyeur du productivisme, nous martèle sans relâche que les besoins sont infinis, et corolairement nous suivons la danse. Néanmoins, comme l'avance le philosophe Alain Deneault, «la sublimation de nos désirs est

ignominies. Au demeurant, le système productiviste se fait passer pour le paroxysme de ce que pourrait espérer l'humanité. À la différence de cela, la décroissance n'appelle pourtant pas les gens à ne plus vivre, loin de là, mais elle invite à revoir notre empreinte écologique au niveau d'un Européen des années 1960. Sans le consumérisme qui commençait déjà à faire force de loi à l'époque, nul doute qu'une telle empreinte serait universalisable dans les limites écologiques de notre planète.



L'art de l'utopie urbaine

Que peut-on attendre de la ville de demain ?

ARINA CHATIGNY-VINCTER

Selon un rapport des Nations Unies, près des deux tiers de la population mondiale vivront en milieu urbain d'ici 2050. Quel sera donc le visage de la ville de demain ?

Autour du globe, de nombreux projets de villes nouvelles sont en chantier: Neom en Arabie Saoudite, Masdar aux Émirats Arabes Unis, Songdo en Corée du Sud, pour ne nommer que celles-là. Ces villes futuristes se positionnent comme les pionnières d'une révolution urbaine et sociétale, cherchant à incarner le futur et faisant compétition entre elles afin de devenir les épicentres d'une ère nouvelle en matière de progrès humain. Que penser de ces grandioses projets techno-utopiques ?

Le projet social avant la ville

Reprenant les propos de Serge Latouche, professeur émérite d'économie à l'Université Paris-Sud, ce type de ville représente une «utopie urbaine», c'est-à-dire un projet prétendant remédier aux problèmes environnementaux et sociaux grâce à l'organisation urbaine. Ceci rappelle grandement le type de ville envisagée par l'urbaniste Ebenezer Howard avec sa cité-jardin, autrement dit, une ville plus humaine. Pourtant, il est naïf de croire qu'un quelconque urbanisme puisse à lui seul enrayer des problèmes socialement enracinés. La planification urbaine joue certes un important rôle, mais ce n'est pas un remède miracle à toutes les sauces. Construire l'espace, bâtir l'habitat, planifier la mobilité; toutes ces actions sont hautement politiques. L'architecture et l'urbanisme d'une ville ont des visées: répondre à certains besoins, créer des envies, encourager la pratique de certaines activités, etc. Serge Latouche a saisi la dimension sociale et politique de la ville en écrivant que le projet urbain est «nécessairement second au projet sociétal».

Il faut donc considérer la crise urbaine (surpopulation, pollution, infrastructures désuètes, étalement urbain, etc.) à la lumière d'une analyse sociétale et non exclusivement en fonction de la manière dont nous construisons nos villes. Force est de constater que la gauche et la droite sont toutes deux obsédées par le partage du gâteau, jamais par le changement de sa recette, soit la société «croissantiste». Il faut élargir nos horizons et oser affir-

mer que dans un monde fini, la recherche d'une croissance infinie n'est ni possible, ni souhaitable. Continuer à faire l'autruche en entretenant la croyance que plus équivaut à mieux est absurde.

Il faut en finir avec ces villes faussement durables, dites intelligentes, bâties avant tout pour en mettre plein la vue et destinées au «*cyberman*» (humain virtuel, *ndlr*). Ces pro-

jets urbains sont la glorification d'une croissance impossible à démocratiser. Séduisantes à l'unité, ces villes se révèlent fondamentalement inaptes à proposer une solution aux désastres écologiques qui ravagent la Terre. Leur solution, une forme de capitalisme vert, n'est simplement pas à la hauteur du défi. Le capitalisme vert et la *Green Economy* (Économie verte, *ndlr*)

sont des tentatives de remédier aux problèmes environnementaux issus du capitalisme et de la croissance avec encore plus de capitalisme et de croissance. Ashley Dawson, professeur à l'Université de la ville de New York explique que «le capitalisme vert cherche à tirer profit de la crise, ne pouvant et ne cherchant pas à concilier son appétit insatiable d'expansion avec un environnement fini».

Pensons à la résilience

Au regard de cela, il apparaît que notre manière d'envisager les prochaines grandes villes est assez problématique. L'artificialisation des villes se fait au détriment de la durabilité de celles-ci, nonobstant leur *branding* de villes vertes et durables. Les villes intelligentes dépendent hautement de la technologie de pointe, celle-ci étant à la fois vitale à leur fonctionnement quotidien et à leur raison d'être. Certes, la spécialisation accroît la performance, mais elle réduit la résilience. Or, nous pouvons comprendre la résilience d'un écosystème urbain en tant que capacité d'adaptation aux changements; si l'on y va de quelques exemples, il semble clair que la plupart des villes de la côte Est américaine ne sont pas vraiment résilientes à la montée des eaux, alors qu'une ville (si l'on présuppose une ville plus artificielle) telle que Neom ne sera pas en mesure —telle que planifiée— d'être autosuffisante et sera à ne point en douter hautement dépendante d'une série de technologies coûteuses. En ce sens, il ne peut y avoir de durabilité sans résilience, voilà pourquoi il est illogique de percevoir la ville techno-utopique comme étant un modèle à suivre.

La détermination de ces villes qui cherchent à se définir comme vertes relève d'une grande hypocrisie. Reprenons par exemple Neom, cette ville du devenir en Arabie Saoudite qui a comme objectif d'être totalement dénuée de pollution. Ce souhait d'un air immaculé semble assez ironique sachant que l'Arabie Saoudite est le premier exportateur de pétrole au monde; alors que cette ville aspire à devenir verte, elle le deviendra puisqu'elle aura développé les procédés pour évacuer ses multiples déchets de différentes natures vers des horizons invisibles. Pourtant, ces fameuses destinations qui recevront pétrole et déchets existeront bel et bien. De plus, mentionnons que Neom a l'aspiration de devenir une

ville internationale, à l'instar de Paris, Londres et Hong-Kong, son objectif étant d'attirer le monde des affaires, sans oublier les touristes venus des quatre coins du globe. Comment concilier ces aspirations avec une préoccupation écologique? En effet, selon l'Organisation de l'aviation civile internationale (OACI), le transport aérien est responsable d'une importante part de la pollution atmosphérique, «un simple vol transatlantique compte pour presque la moitié de toutes les émissions annuelles de CO2 (incluant chauffage, électricité, transport automobile, etc.) d'une personne moyenne». Ne devient-il pas possible d'assimiler cette supposée considération à une entreprise hypocrite?

Neom, entourée presque exclusivement de désert, aspire à être 33 fois la taille de New York. Au même titre, que dire de Songdo, là où il a fallu émerger des terres pour bâtir le complexe urbain? Est-il raisonnable de bâtir de nouvelles villes immenses à partir de rien, alors que tant

« La “perte collective du sens des limites”, pour reprendre les propos du politologue Paul Ariès, aura notre peau si nous persévérons de la sorte »

de villes actuelles font face au défi d'une adaptation éclair aux changements climatiques? Le milieu artificiel, produit par et pour ces villes techno-utopiques, est représentatif du mythe de l'humain tout-puissant. La «perte collective du sens des limites», pour reprendre les propos du politologue Paul Ariès, aura notre peau si nous persévérons de la sorte. Il est absurde d'espérer que la mentalité croissantiste soit en mesure de résoudre les problèmes qu'elle engendre et c'est donc pourquoi il faut dépasser le développement durable et le capitalisme vert.

Pour une ville résiliente, dans la perspective d'une utopie urbaine éloignée des modèles remâchés, il faut repenser de haut en bas le système de production et de distribution des ressources naturelles, favoriser et reconstruire les systèmes locaux. Voilà à quoi devrait ressembler la ville de demain. ☉

« Il faut élargir nos horizons et oser affirmer que dans un monde fini, la recherche d'une croissance infinie n'est ni possible ni souhaitable »



CAPUCINE LORBER



Tribune aux rêves avec *Utopia XXI*

Aymeric Caron jette un pavé dans les eaux calmes et troubles du futur que nous voulons.

NATHAN HUBER

En 1516, Thomas More revient de son voyage sur l'île d'Utopia. Cette île, imaginaire, uniquement atteignable par un long cheminement intellectuel, est un lieu idéal. More en rapporte les idées, les lois et la vision du monde: abolition de l'argent, de la propriété privée, journée de travail de six heures, rotation des métiers et des logements, droit au divorce, tolérance religieuse... En 2018, Aymeric Caron entreprend la même odysée que More cinq siècles plus tôt et c'est en un Ulysse des poèmes de Bellay qu'il est revenu, plein d'usage et de raison, entre ses pairs pour y rapporter le récit de son périple imaginaire. Ce récit, c'est l'utopie du 21^e siècle: ces lois, ces idées et cette vision qui gouvernent l'île d'Utopie.

Utopia XXI, d'Aymeric Caron, n'est pas un livre, mais une remise en perspective de la société occidentale moderne. Ce sont des réflexions, des lumières, peut-être des pas, sur une route que l'humanité empruntera, mais qu'il nous reste encore à trouver, à éclaircir: son futur. Les principaux cadres idéologiques nous permettant de l'aborder étant aujourd'hui discrédités —capitalisme, communisme et nationalisme en tête—, Caron nous enjoint à l'imaginer autrement. Si le livre cherche surtout à nous encourager à trouver l'audace d'avoir une ambition pour notre monde, l'auteur montre l'exemple et détaille son rêve, son utopie pour notre siècle. Synthèse des pensées humanistes, libertaires et environnementalistes, *Utopia XXI* ose et propose: Caron s'indigne de l'état du monde actuel et —pour paraphraser une célèbre chanson française— rêve d'un autre monde, utopique, peut-être moins irréalisable qu'on le laisserait entendre.

Combattre les «Mensonges»

Sa colonne vertébrale est l'imagination d'un monde différent et meilleur que celui que nous offre notre cadre idéologique néolibéral dont il est si dur de s'extirper. Nulle surprise qu'une grande partie de *Utopia XXI* articule une critique virulente des grands aspects et des grandes thématiques modernes: les Mensonges. Ceux-ci sont de plusieurs sortes nous dit Caron. Il y aurait d'abord les «Mensonges de la Démocratie»: la place de l'argent en politique gêne *a minima* l'intérêt général, la décision démocratique ne sert

pas forcément l'intérêt général (nous saluons M. Trump) ou encore les médias desservent la démocratie quand ilsaturent le citoyen d'informations inutiles. En somme, quel gouvernement est du peuple, par le peuple et pour le peuple? Quel rêve mettrait fin aux inégalités sociales et économiques s'accroissant sans fin? Il y aurait ensuite les «Mensonges du travail»: le travail est une exploitation dans bien des

sur la base de la créativité et du mérite, tout en veillant à ce que, en créant la richesse, on ne crée la misère? Suivant cela s'insèrent les «Mensonges de l'argent»: l'argent est vu comme une finalité, une ambition surclassant toute considération de bonheur, d'éthique ou de morale, et agit en perturbateur démocratique quand le pouvoir qu'il confère résulte en des inégalités d'influence au sein de la nation. Quel rêve nous extir-

davantage, la malnutrition cent fois et la pollution de l'air deux cent quarante fois) et nationaux (en France, les décès des sans-abris sont soixante-quatre fois plus nombreux et l'alcool est sept cent cinquante fois plus meurtrier) et entraînent les pays occidentaux dans des débats irréalistes sur fond d'islamophobie, de xénophobie et de rejet de l'exilé quittant l'enfer de la guerre pour sa survie. Quel rêve nous ferait voir que l'enjeu n'est

La perspective des rêves

Utopia XXI propose: si cela ne dépasse que peu l'exploration des chantiers à entreprendre —et c'est là l'intention de l'auteur— Caron ne tombe pas pour autant dans le piège visant à pointer les problèmes sans chercher à leur apporter des réponses. L'exercice est pourtant des plus ardu: beaucoup conviennent à un problème,

« Une question hante l'humanité depuis la nuit des temps: à quoi servent nos pas sur Terre? »

peu en font autant pour son alternative. En plus d'émettre des propositions utopiques en réponse à chacun des «Mensonges» qu'il détaille, Aymeric Caron réactualise les idées, les lois et la vision du monde qui gouvernent l'île d'Utopie d'après l'ouvrage de More: restriction de la propriété privée, droits des animaux, nationalisation des logements, revenu universel, salaire maximum, semaine de travail de quinze heures, bonheur comme finalité recherchée, accueil des exilés et justice moins punitive (notamment la possibilité de commuer une peine de prison en formation diplômante choisie par l'État). Ce sont toutes des propositions plus ou moins concrètes et applicables à court terme, qui cherchent à renouer avec les utopies.

Cependant, une question hante l'humanité depuis la nuit des temps: à quoi servent nos pas sur Terre? Notre espèce s'est développée parce qu'elle a exploré. Elle a exploré les territoires et les secrets de la nature. Il a fallu expérimenter, tâtonner longuement avant de découvrir le potentiel combinatoire du silicium et du minerai de fer pour maîtriser le feu —l'humain est encore le seul animal à savoir faire un feu. L'histoire de l'espèce humaine est celle d'une longue exploration géographique et intellectuelle. Une histoire d'utopie, une histoire de rêves.

«Les livres se ferment afin que de nouveaux soient ouverts.» Pour continuer à naviguer, il nous faut de nouveaux horizons. De nouveaux rêves. Néanmoins, pour que nous soyons en mesure de rêver d'un autre monde, il nous faut prendre conscience du nôtre. Avant de rêver, il faut se réveiller. ☉

« Aymeric Caron entreprend la même odysée que More cinq siècles plus tôt et c'est en un Ulysse des poèmes de Bellay qu'il est revenu, plein d'usage et de raison, entre ses pairs pour y rapporter le récit de son périple imaginaire »

pays en voie de développement et il n'émancipe pas dans les pays développés en cela qu'il est une contrainte pour survivre et pour acquérir un statut social. De plus, sa rémunération est toute relative (les affaires Fillon durant les élections françaises l'ont démontré) et le chômage entraîne sa dérégularisation et sa précarisation. Quel rêve récompenserait équitablement les individus

perait de la logique de croissance infinie, contraire au bon sens environnemental, et de la spéculation financière enrichissant les aisés et ruinant les peuples quand elle s'écroule? Puis finalement, dans la grande énumération de Caron, il y aurait les «Mensonges du terrorisme»: l'attention et l'importance qu'on lui porte éclipsent non seulement la réalité des enjeux internationaux (la diarrhée tue trente fois

pas la guerre contre le terrorisme mais la guerre contre la pollution et la disparition du vivant?

Quels rêves nous sortiraient des autres «Mensonges», ceux de la Nation, de la Liberté, de l'Égalité et de la Fraternité, que l'auteur développe, mais qu'ici, par souci d'espace et d'aguichage, nous n'aborderons pas? C'est sur ces pas que nous entraîne l'incroyable livre d'Aymeric Caron.

Cette semaine, la section Culture teinte ses pages des couleurs de l'arc-en-ciel. Nous nous sommes intéressé·e·s à la représentation des personnes LGBTQ+ dans l'art en explorant plusieurs questions.

Les artistes LGBTQ+ doivent-il·elle·s forcément porter un message pour éduquer un public? Doit-on parler d'une ou de plusieurs communautés? La voix d'un·e artiste résonne-t-elle au-delà de son expérience personnelle? Quels sont les défis à relever lorsqu'on représente des personnages LGBTQ+ dans les oeuvres? Que penser de l'image véhiculée par les objets culturels actuels? Dans quelle mesure est-elle bénéfique?

Les éditeur·ice·s, les auteur·ice·s et les artistes ayant participé à ce projet appartiennent aux communautés LGBTQ+. Les pronoms personnels utilisés dans les articles ont été choisis par les personnes impliquées. Nous tenons à souligner la difficulté, voire l'impossibilité que constitue une représentation complète des personnes LGBTQ+, à la fois pour les artistes et pour les journalistes qui s'intéressent au sujet. ☹

FERNANDA MUCIÑO (DESSINS ET TEXTE)
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR LARA BENATTAR

J'ai d'abord voulu dessiner un ensemble de personnes, pour représenter la communauté LGBTQ+ dans toute sa diversité. J'ai cependant pensé immédiatement au commentaire que l'on fait à ma petite amie à chaque fois qu'elle dit aimer les filles: « OH, MAIS... TU NE FAIS PAS HOMO », et qui me fait m'interroger sur ce à quoi sont censées ressembler les personnes gays. Nous y voilà à nouveau, essayant comme toujours de classer les gens selon leurs caractéristiques physiques, et cela ne me plaît pas. Ainsi, j'ai décidé de me dessiner moi-même. Pourquoi, me demanderez-vous? Et bien, je fais partie de cette « communauté ». Nous sommes tous différents et cette différence est belle. Cependant, puisque nous sommes tous différents, je ne peux que parler en mon nom.

Je sais qu'aux yeux de la société « je fais plutôt gay » mais je n'en ai pas grand chose à faire, je décide de me présenter comme telle car j'aime

mes putains de cheveux courts, car je veux porter une chemise boutonnée jusqu'en haut, car je n'aime pas porter de jupe. Ça devient pénible parce que l'on n'arrête pas de me dire que j'incarne le « cliché de la lesbienne ». Mais ça me va, appelez-moi comme vous voudrez car en réalité ça ne change rien, je suis Fern, je suis FERN et c'est tout. Alors oui, je fais partie de la communauté LGBTQ+++++ mais je ne sais pas quelle lettre me correspond, et pour être honnête, j'y suis complètement indifférente.

Je tiens un masque coloré parce que... j'aime qui je suis, je crois que se concentrer sur soi-même, aimer, améliorer nos êtres, prendre soin de nous-mêmes et laisser les autres être comme ils veulent être ferait une grande différence dans la société dans laquelle nous vivons. Ne pas uniquement « soutenir » mais agir. On ne peut pas changer le monde du jour au lendemain mais on peut commencer à essayer. Cultivez ce qui vous importe et laissez les autres se concentrer sur eux-mêmes. ☹



LITTÉRATURE

Un appel à l'espoir

Charles Dantzig analyse la haine pour mieux y faire face.

NIELS ULRICH
(DESSINS ET TEXTE)

Ferdinand, son père le député Furnesse, Pierre l'écrivain, Ginevra, Armand et Aaron, ainsi que la belle Anne sont les personnages qui composent *Histoire de l'Amour et de la Haine*. Autour de ces individus, vivant dans un Paris déchiré entre les manifestations pour et contre le mariage pour tous, s'articule l'analyse de Charles Dantzig. Il aborde grâce à eux certains aspects de la vie de tous les jours, de la sexualité, de l'attirance et de l'amour.

Un manuel de survie

Charles Dantzig s'éloigne des codes du roman traditionnel afin de nous offrir un véritable mode d'emploi pour faire face à la société. Il rompt avec la forme classique et utilise le fil narratif afin d'aborder différentes thématiques. Ainsi le récit n'est pas uniquement concentré sur une chronologie et des personnages, mais se sert d'eux pour décrypter un éventail de grands concepts comme l'amour, les héros, les objets. Il divise cette approche en sous-parties telles que les injures, ou encore le miroir de la laideur et l'usage des chaises. Une forme pareille pourrait sembler difficile à appréhender pour le lecteur, pourtant Dantzig parvient à créer des personnages munis d'une personnalité

forte et distincte, qu'on découvre sans détours, marqués par le langage parfois cru des thèmes abordés. Les situations banales sont rendues captivantes par l'interprétation qu'en font les personnages. Nous, lecteurs, sommes plongés dans ces situations, approfondies par de régulières précisions de l'auteur au fil du texte telles que «odeur forte» ou encore «nappes à carreaux», qui peuvent paraître futiles mais qui apportent une profondeur au récit.

Un monde d'amour et de haine

À travers tous ces concepts, Charles Dantzig traite la question plus large de la construction de l'identité et de l'acceptation de soi. L'amour, essentiel à ce processus,

nous est apporté par la famille, les amants, les amis, les inconnus. La haine, omniprésente également dans cette construction, provient de ces mêmes personnes. C'est ce que nous font comprendre les personnages. Ferdinand, le plus jeune d'entre eux, n'est qu'au commencement de son processus. Il explore sa sexualité, dans l'ombre de l'homophobie virulente de son père, connaît ses premières déceptions et fait face à la haine. Dantzig permet à ce personnage d'exprimer toute sa stupeur et son désarroi: «C'est inouï de découvrir qu'on est gay; les autres arriveront à l'âge adulte avec une éducation adaptée, les moyens de se servir de la société, nous devons tout apprendre».

Armand et Aaron, plus âgés, sont quant à eux plus avancés dans

leur développement personnel. Ils illustrent le plus beau rôle que peut prendre l'amour dans la construction et représentent en quelque sorte un idéal. Ils sont l'opposé, ou plutôt la version idéale de ce qu'est le personnage de Ferdinand.

Histoire de l'Amour et de la Haine apporte ainsi une analyse délicate et élégante de la vie dans un monde souvent haineux. Sans basculer dans la stigmatisation, Charles Dantzig crée des personnages loin d'être des caricatures, auxquels il est facile de s'identifier. Ce livre n'est pas uniquement une simple travail d'observation, mais plutôt un appel à continuer à lutter contre la haine. ☹



LIGNE DE FUITE

CLÉMENT HENRY
Étudiant à l'université Concordia

« Ce qui m'inspire avant tout dans mon travail, c'est le monde qui m'entoure, celui dans lequel je suis ancré, celui de ma génération influencée par internet et les réseaux sociaux »

*Apollon sur son Lit (Shawn), 2017, huile sur toile, 180x120 cm.*

Apollon sur son Lit (Shawn) fait partie d'une série de peintures où l'attention est non seulement focalisée sur l'individu mais également sur son environnement immédiat. Cette approche permet de créer un lien de proximité entre le sujet de la peinture et le public. Le titre fait référence aux peintures de la Renaissance, où le prétexte religieux permettait de dissimuler la vraie intention derrière l'oeuvre : un portrait de nu.

*Friday Night, 2017, acrylique sur toile, 55x 71 cm.**Monday Morning, 2017, acrylique sur toile, 50x 71 cm.*

Friday Night et *Monday Morning* est un diptyque qui s'interroge sur la culture du «plan cul» et notre monde est connecté par les réseaux sociaux. Ils facilitent l'échange et la rencontre avec une multitude d'individus, cependant, force est de constater que la solitude persiste.

Se définir, ou non

Il est difficile d’écrire et d’étudier les couleurs de l’arc-en-ciel.

DÉBORAH GAY

Déborah Gay est une doctorante en deuxième année de thèse, en Cultural et Gender Studies (Etudes culturelles et de genre, ndlr), à l’Université de Toulouse 2-Jean Jaurès, laboratoire le Lerass (Laboratoire d’Etudes et de Recherches Appliquées en Sciences Sociales), sous la direction de Marlène Coulomb-Gully. Elle s’intéresse aux questions d’innovation, de production et de représentation dans la fiction au travers des webséries. Elle est aussi journaliste, critique de série, et vacataire à l’Université de Grenoble Alpes, où elle a la charge d’un cours sur l’image.

Comment définit-on l’autre? Comment peut-on rendre compte à l’écrit, que l’on soit étudiant, chercheur ou journaliste, de ce qu’un homme nous dit quand il parle de son amoureux, une femme de sa compagne, ou quelqu’un de son ami-e (à l’oral, il est impossible de savoir s’il s’agit d’une amie ou d’un ami)? Quand on écrit sur les gens et leurs rapports à leur sexualité, on touche à l’intime et à l’identité. En tant que chercheur ou chercheuse, journaliste ou juste citoyen-ne, on peut faire face à des questions parfois délicates.

Rencontrer puis définir l’autre

Si un homme parle de sa relation intime avec un autre homme, n’est-ce pas facile de penser qu’il est gay, sans lui poser ouvertement la question? Au moment d’écrire un article universitaire, traitant des questions de sexualités, le raccourci sera évident. Être un homme en relation avec un autre homme matérialise alors le fait d’être gay. Pourtant, rien n’est moins évident. Même s’il n’a jamais été qu’avec des hommes, un autre homme peut se définir comme bisexuel, pansexuel ou même asexuel. Si on ne pose pas la question, et il peut parfois être très délicat de la poser, comment être sûr? Si quelqu’un le peut, il suffirait de demander: «comment te définis-tu, si tu te définis?»

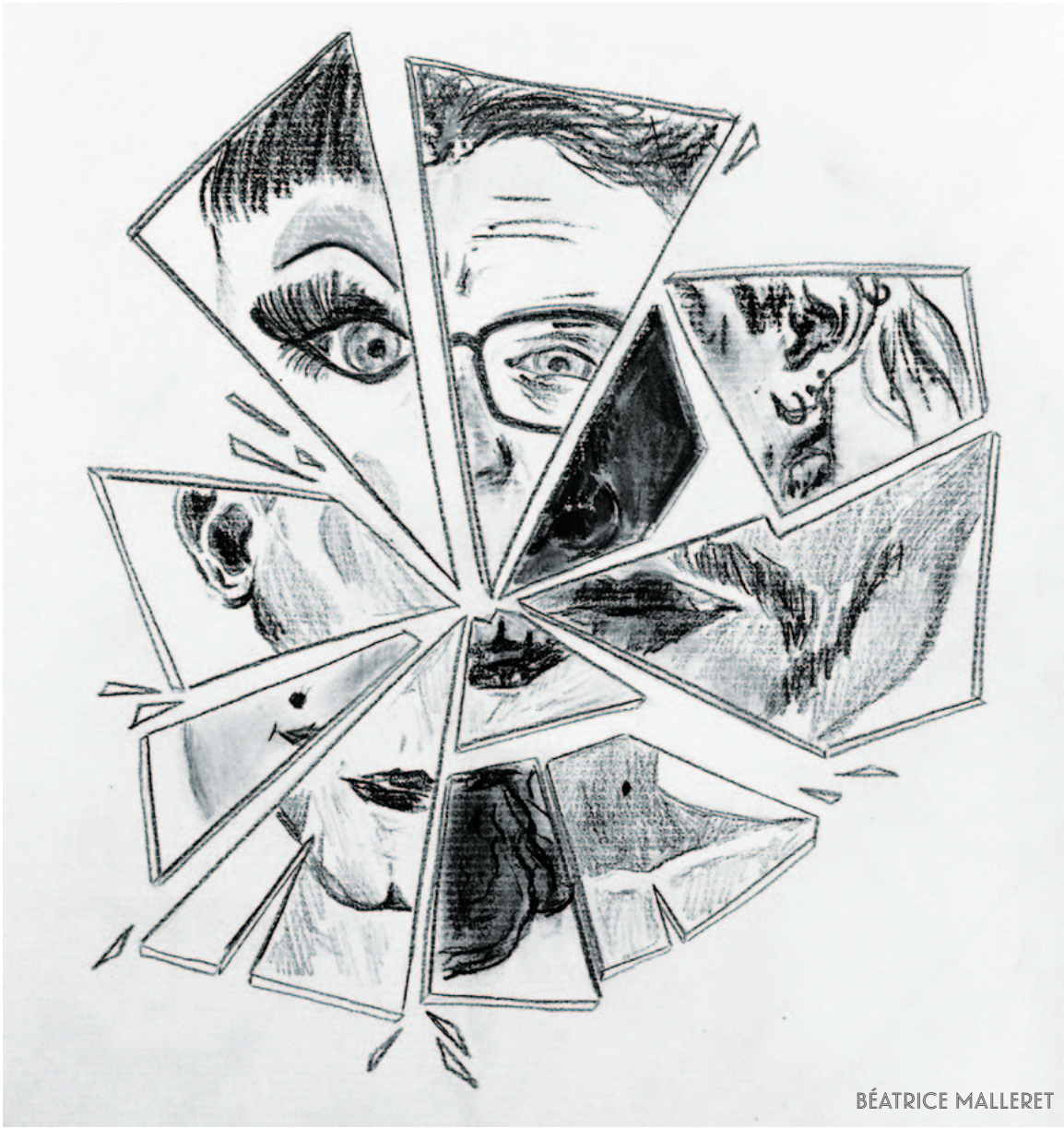
Ne pas vouloir se définir est aussi une décision qui peut être prise. Le choix de se nommer LGBTQ+ ou de refuser de le faire peut être un acte politique, aussi fort que de manifester le jour de la Fierté. Ainsi, Claudius était un ancien membre des *Radical Faeries*, une communauté pagane *queer*. Rencontré dans le cadre d’une recherche et interrogé sur son orientation sexuelle, il m’a ainsi répondu: «Je déteste les labels... Pour moi, le mot *queer*, comme je l’ai découvert quand j’avais 21 ans dans la communauté, est une façon de ne plus se définir, si ce n’est par soi, en étant soi. Aujourd’hui je me sens homme gay, demain peut-être que je me sentirai plus femme, plus hétérosexuel, plus je ne sais quoi et moins autre. La vie est un voyage, rien n’est éternel et tout bouge alors je veux être défini par Claudius, libre». La fluidité fait partie de mots qui peuvent parfois autant emprisonner qu’ils libèrent. Claudius,

bien que parlant ouvertement de son compagnon, ne souhaitait pas pour autant porter un mot qui le définisse, devant une

que nous faisons tous les jours, soit parce qu’il est facile de ne pas poser la question. Soit parce que la réponse nous semble évidente devant le genre perçu de chaque composante d’un couple. Est-ce que cela ne nous arrive pas tous les jours, quand nous voyons des personnes, des ami-e-s en couple et présumons qu’ils sont hétérosexuels ou homosexuels, selon leurs manières d’être et de vivre, effaçant aussi les affects et expériences trans ou non-binaires?

était l’orientation sexuelle d’un acteur. Déjà, parce qu’il a tout à fait le droit de ne pas être *out*, de ne pas avoir envie de l’être, ou de ne pas savoir. Un acteur ou une actrice doit aussi simplement être capable d’incarner quelqu’un qui apprécie les personnes de son même genre. L’idée des réalisateurs était de montrer que les lesbiennes comme les gays ou les pans sont comme les autres. Effectivement, être et montrer à l’écran, par des séries ou des films,

cause une norme, la norme hétérosexuelle de l’époque. L’une des raisons pour lesquelles le sigle LGBT s’orne désormais d’un Q, d’un +, ou devient LGBTQIA, et ne cesse de s’allonger, c’est parce que non, la norme n’est pas forcément le but. Pas pour tou-te-s. L’acceptation, l’inclusion dans la société, oui. Vivre ses amours, monogame ou non, en tant que trans, *butch* ou *queer*, *fairy* ou *bear*, ne pas se définir ou si, en toute sécurité, est aussi un but.



« La fluidité fait partie des mots qui peuvent parfois autant emprisonner qu’ils libèrent »

Représenter et inclure l’autre

Se pose aussi une autre question. Celle d’assurer une représentativité à l’écran. Lors de mon travail de thèse, j’ai ainsi pu assister à des castings pour une web-série qui se définissait comme «LGBT», celle à laquelle Claudius a participé. Les deux réalisateurs, se définissant comme hétérosexuels, souhaitaient les acteurs les plus crédibles possibles, mais des acteurs qui puissent aussi plaire à un public qui ne soit pas forcément *queer*, qui ne connaisse pas ce monde. Il n’était pas question pour autant de demander quelle

c’est avoir aussi pour volonté de s’adresser à un grand public. La peur d’avoir un acteur «qui fait trop folle» était ainsi bien présente. Les réalisateurs avaient peur de ne pas alors accrocher un public hétérosexuel, qui aurait pu s’intéresser à la série, et peut-être s’intéresser à la communauté LGBTQ+. Ils avaient une volonté militante, celle de faire changer les mentalités de ceux qui ne connaissent pas le milieu. Mais sans «folle».

L’un des slogans lesbiens des années 70 était: «Nos désirs font désordres». Pourquoi? Parce que justement, ils remettaient en

« Il faut parfois se battre pour pouvoir voir ces corps et ces amours représentés »

La philosophe (et figure de proue des études de genre) Judith Butler l’a dit: les mots sont importants. Si elle étudiait plus précisément, dans son ouvrage éponyme, le pouvoir des mots et celui de l’injure; on parle aussi du pouvoir qu’il y a à se nommer soi-même. Bi. *Queer*. Pan. Polyamoureux-se. Le sigle LGBTQI+ ne cesse de s’agrandir, car il en a besoin. Sous l’arc-en-ciel, chacun doit pouvoir y trouver sa couleur. Dans le quotidien, mais aussi dans nos cultures médiatiques. Ainsi en 2017, dans sa dernière BD, *Corps sonores*, Julie Maroh explique: «Nous ne sommes pas une minorité, nous sommes les alternatives. Car il y a autant de relations amoureuses qu’il y a d’imaginaires». L’autrice de *Bleu est une couleur chaude* rappelle ainsi que le corps comme l’amour sont aussi politiques. Il faut parfois se battre pour pouvoir voir ces corps et ces amours représentés. Dans la fiction, qu’elle soit sur papier comme en BD, ou sur pellicule, au cinéma ou à la télé. Ainsi, la sociologue Teresa de Lauretis, dans *Théorie queer et culture populaire*, explique que le cinéma, la télévision, l’industrie du livre, sont des technologies de genre. Ce sont des éléments qui nous conditionnent dans l’espace public. Comme l’explique aussi l’universitaire Sara Ahmed dans *Queer phenomenology*, les représentations fictives ont un impact qui non seulement conditionne l’individu, mais rejette ceux qui ne correspondent pas à un idéal hétéronormé dans la sphère de l’impensée. Le politique au contraire, c’est exister dans un endroit où l’action publique est possible. C’est pourquoi montrer que ces corps et ces amours existent, à travers les industries culturelles et médiatiques est une action politique. Être représenté, être nommé, se nommer, c’est ainsi pouvoir penser sa propre existence. ☺

«Un regard plus lumineux»

La créatrice de la série *Féminin/Féminin* nous parle de sa vision et de son engagement.

Chloé Robichaud est une réalisatrice québécoise. Depuis 2014, elle cherche à montrer les amours lesbiennes sous un jour humoristique et optimiste avec la série *Féminin/Féminin*. La deuxième saison sortira le 14 février.

Le Délit (LD): *En quoi la deuxième saison de la série ressemble-t-elle à la première et en quoi diriez-vous qu'elle en diffère?*

Chloé Robichaud (CR): Elle lui ressemble dans l'authenticité des situations, des personnages, il y a quelque chose de très réaliste. C'est une approche qui est encore vraiment présente dans la deuxième saison. Ce qui est différent, c'est vraiment le format: vingt minutes de plus que la première, les longueurs varient selon les épisodes, certains sont longs de plus de vingt minutes. Ceci permet de développer des arts dramatiques. Aussi, les histoires s'entremêlent, on est moins sur des portraits.

LD: *Votre série est-elle destinée à un public particulier? Cherchez-vous l'identification du public lesbien à vos personnages?*

CR: C'est les deux. C'est effectivement très important pour moi que le public lesbien, bisexuel, quiconque ayant une appartenance à la communauté LGBTQ+ s'en rappelle. Mais c'est une série qui aborde des enjeux du quotidien, et n'importe qui peut s'identifier à ces situations-là. Ce qui m'a fait très plaisir après la sortie de la première saison, c'est que les gens m'ont dit «j'avais des préjugés, j'entretenais des clichés vis-à-vis de la communauté, et la série m'a aidé à les défaire, à mieux comprendre la vie d'une personne homosexuelle à Montréal. Cette vie n'est pas nécessairement différente de celle d'une personne hétérosexuelle. Tant mieux si la série peut atteindre un large public, car on a envie de démystifier ce que c'est que d'appartenir à la communauté.

LD: *D'ailleurs, que pensez-vous de la représentation de la communauté lesbienne, mais aussi de la communauté LGBTQ+, dans l'art dit «mainstream»? Avez-vous produit la série dans une volonté de combler un manque, de rectifier des clichés trop véhiculés?*

CR: Quand on a eu l'idée de faire cette série-là, il y a 6-7 ans, il y avait assez peu de représentation. Il y avait eu *The L Word*, mais c'était quand même des filles riches à Los Angeles... donc on voulait quelque chose de plus proche de notre quotidien montréalais. Aussi, quand il y avait un personnage homosexuel dans



CHLOÉ ROBICHAUD

« On se disait qu'on pouvait aussi aborder le sujet d'un point de vue positif, montrer qu'il est possible de faire son *coming-out* en développant autour de belles relations d'amitié, des relations d'amour »

les films, c'était souvent négatif. Les personnages vivaient l'homophobie, certains vivaient très mal leur *coming out*, certains films se terminaient en suicide. C'était une bonne chose d'en parler car c'est vrai que c'est extrêmement dur pour certains et on doit l'aborder. Mais on se disait qu'on pouvait aussi aborder le sujet d'un point de vue positif, montrer qu'il est possible de faire son *coming out* en développant autour de belles relations d'amitié, des relations d'amour. On voulait amener un regard humoristique, positif et lumineux sur la communauté.

«Il y a des scènes qui sont très intimes [...]. Cependant, je n'avais pas non plus envie que le souvenir que l'on garde de cette série-là soit des images de femmes qui font l'amour »

LD: *Décidément, vous m'ôtez les mots de la bouche! En effet, on voit que vous montrez très bien la complexité des doutes et des problématiques que l'on peut ren-*

contrer au sein de la communauté LGBTQ+. En revanche, j'ai eu l'impression que vous aviez fait le choix de ne pas insister sur les violences et les discriminations dont on peut souffrir quand on en fait partie dans une société hétéronormée. Est-ce correct d'interpréter cette série de cette manière et quelles ont été les origines de ce choix?

CR: Je me base sur mon expérience. Quand j'étais adolescente, l'idée d'être gay me faisait excessivement peur. D'une part car je n'avais presque aucun modèle de femmes *out* (ayant fait leur *coming out*, ndlr) autour de moi dans le milieu québécois, et donc les références que j'avais étaient des témoignages très difficiles. J'aurais aimé aussi sentir que j'allais rencontrer une fille, tomber amoureuse, rigoler et vivre mon quotidien comme tout le monde. J'avais envie d'offrir ça car c'est quelque chose qui m'avait manqué.

LD: *Par rapport à la manière dont vous avez choisi de représenter la réalité de l'expérience, il n'y avait pas vraiment de scènes de sexe explicites, alors même que la série prend les relations amoureuses comme sujet principal. Y'a-t-il là une volonté particulière de votre part?*

CR: C'est une question que je me suis beaucoup posée. Qu'est-ce qu'on montre, combien on en montre, parce que ça fait évidemment partie d'une rela-

tion amoureuse entre femmes. On ne voulait pas non plus être trop pudiques, et il y a des scènes qui sont très intimes, très sensuelles dans la série. Cependant, puisque la série était destinée au web et accessible partout dans le monde, je n'avais pas non plus envie que le souvenir que l'on garde de cette série-là soit des images de femmes qui font l'amour, mais que l'on voie que cette série était plus que cela. Je ne voulais pas que l'on puisse utiliser ça d'une façon qui ne rendait pas du tout justice à toute la profondeur de la série. Lorsque la première saison est sortie, *La Vie d'Adèle* venait de sortir, et les gens parlaient plus des scènes de sexe que du film lui-même, et il y a en ça quelque chose de dommage, de s'éloigner de l'amour éprouvé par les deux protagonistes et de toute sa force et sa beauté.

LD: *Comment expliquez-vous le choix de la gratuité?*

CR: C'est en train de changer pour la saison 2. Pour la saison 1, personne ne connaissait la série. On voulait offrir ça à un large public, faire connaître notre série, et ça a très bien fonctionné. Ça nous a aussi permis de faire des ventes à la télé en France, à la télé au Québec. Mais la réalité c'est que ce fut très difficile à financer et à réaliser. Pour la saison 2, ça devenait de l'ordre de l'impossible de dire qu'on allait la lancer gratuite-

ment. Il y a aussi une limite à ce que je peux faire, notamment à faire travailler les gens bénévolement. On est dans un format plus proche des normes professionnelles. Au Québec on est avec Tou.tv, et la série a été achetée en France sur Studio 4. Pour le reste du monde, on cherche des distributeurs.

LD: *Par rapport au processus de réalisation, sur quels critères avez-vous choisi vos personnages?*

CR: Pour ce qui est des personnages, ils sont venus très instinctivement. Je pense qu'ils s'inspirent de mon vécu, de certain·e·s ami·e·s, de filles que je côtoie et que j'ai vues à distance. Il y a une sorte d'hommage à une communauté que je fréquente depuis plusieurs années. Je ne peux pas parler de tout le monde, il y a une dizaine de personnages et 8 épisodes. C'est sûr que j'aurais voulu faire une meilleure représentation de la communauté, je pense qu'on s'améliore dans ce sens-là dans la saison 2 avec des nouveaux personnages. J'ai voulu amener à travers chaque personnage diverses expériences de vie. Elles ne sont pas toutes au même stade de leur vie, pas toutes au même stade de leur *coming out*. Certaines sont bisexuelles, certaines ont besoin au contraire d'affirmer leur homosexualité. J'avais envie de représenter l'idée que tout le monde est qui il est à sa façon et a le droit d'aimer qui il veut. (suite page 19)

LD: Sur quelles bases avez-vous choisi les actrices pour incarner ces personnages? L'orientation sexuelle des actrices a-t-elle été un critère de choix essentiel pour vous?

CR: J'avais déjà travaillé avec certaines actrices, comme Eve Duranceau. Pour moi c'était important qu'il y ait un climat familial, un climat de plaisir puisqu'il y avait tellement peu de moyens. J'avais envie que les gens soient là pour les bonnes raisons, parce qu'ils croient au projet, parce qu'ils ont envie d'avoir du *fun* avec nous. J'ai vraiment cherché autour de moi et j'y suis allée au *feeling*. Pour la saison 2, on a fait des auditions pour des nouveaux personnages car on avait des personnages pour lesquels j'avais une idée assez spécifique de ce que je cherchais. L'orientation sexuelle, pour moi, n'a jamais été un critère. Je sais que parfois ça déplaît à certaines personnes qui auraient voulu qu'on *cast* des filles homosexuelles. Mon point est que, à l'inverse, si une actrice québécoise venait à déclarer qu'elle était lesbienne, est-ce qu'elle devrait soudainement ne se faire *caster* que pour des rôles de personnes homosexuelles? Je ne veux pas rentrer dans ce qui m'apparaît être des cases. L'essentiel était de trouver l'actrice qui allait mieux représenter le personnage. Cependant, les actrices sont vraiment très proches de la communauté, elles viennent souvent aux évè-



CHLOÉ ROBICHAUD

nements de *Lezspreadtheword* (site web et magazine autour de l'univers lesbien, *ndlr*), elles ont marché à la *Pride* plusieurs fois. Pour moi c'est ça l'essentiel, leur implication et leur amour, leur ouverture, leur générosité.

LD: Vous ne pensez donc pas particulièrement que d'avoir vécu les expériences que l'on joue permet de mieux les jouer?

CR: Non. Être acteur, c'est jouer un rôle, ce n'est pas néces-

sairement se jouer soi-même. Mon travail de réalisatrice est de les amener là où j'ai besoin qu'elles aillent.

LD: La dernière question concerne Montréal en général. Vous avez été amenée à voyager dans le cadre de votre travail. Avez-vous observé des différences entre l'état d'esprit et la tolérance à Montréal, vis-à-vis de la question queer, par rapport aux autres lieux que vous avez visi-

tés? Pensez-vous que la réalité des femmes lesbiennes que vous décrivez aurait été décrite différemment autre part?

CR: Après, j'ai pas énormément voyagé, mais oui, évidemment, la série aurait été différente si elle avait été écrite ailleurs. Notre série reflète la communauté québécoise et c'est de cela dont je voulais parler. Si on prend par exemple *The L Word*, il y a quand même quelque chose de très californien et c'est tant

mieux, si ça peut ensuite encourager d'autres personnes ailleurs à faire leurs séries et montrer comment les enjeux LGBTQ+ sont vécus un peu partout dans le monde. Je pense qu'on est très chanceux ici, et je peux faire une série sans me censurer, comme je le fais, et j'ai très conscience de ma chance. ☹

Propos recueillis par
LARA BENATTAR
Le Délit

TÉMOIGNAGE

Le genre comme performance

Queerness et théâtre: Émilie nous parle de son vécu.

GRÉGOIRE COLLET
Le Délit

Avec une honnêteté et une certaine clairvoyance, Émilie m'a raconté un bout de son histoire, de son enfance, de *coming out*, de théâtre et de guérison en tant que personne *queer*. Ses paroles et ses pensées articulées et uniques montrent un besoin plus général de mettre des mots sur des expériences pour se comprendre et se trouver.

La soudaine compréhension

Quand on devient prêt, quand il faut s'accepter, parce que ça ne peut plus continuer, c'est une vague d'informations et d'émotions qui nous emporte. Tout d'un coup on comprend. Émilie réalise pourquoi iel (son pronom, *ndlr*) était mal à l'aise quand on le traitait comme une femme. Émilie connaît la raison et la pesanteur de la honte dans laquelle iel vivait. Une vingtaine d'années de frustration et d'incompréhension s'éclaircissent, prennent un sens, puis commencent à le libérer. Une telle libération ne se fait pas sans violence. Il y a

l'impression de s'être fait voler son enfance, la compréhension de la nature abusive de sa relation avec sa mère, le manque de repères. Pour guérir et pouvoir se revendiquer, Émilie a vécu une période intense et un épisode de dépression que beaucoup de personnes *queer* endurent. Pourtant, Émilie ne porte pas de chagrin ni de douleur. Alors très proche de ses émotions, un sourire est la plupart du temps des-siné sur ses lèvres. Comment affronter et se remettre, s'il est possible de le faire, de cette ultime épreuve qu'est l'acceptation de soi?

Le théâtre comme guérison

Émilie a trouvé à Montréal le contexte rassurant dont iel avait besoin. Iel y étudie le théâtre, sa passion de toujours, et a utilisé cet art comme moyen de renouer avec son identité. La volonté de retrouver son enfance fit naître un alter ego: un enfant d'abord androgyne, puis qui s'est avéré être un petit garçon, petit Pierre. Petit Pierre, c'est d'abord la part de masculinité qu'on a empêché à Émilie d'explorer enfant. C'est le garçon qui voulait faire du foot mais qui ne pouvait pas. C'est le garçon



OLIVIA DU VERGIER

qui était dégoûté du rose. C'est une part d'Émilie, mais aussi un élément de son univers théâtral. Émilie a son masque, joue parfois avec, et l'utilise pour représenter un genre qu'on lui a nié. Voir le genre comme une performance, c'est réaliser la liberté qu'on a d'être et d'incarner qui on veut, c'est refuser l'absurdité et la superficialité des termes qu'on s'impose.

Le théâtre est devenu sa zone d'exploration personnelle alors qu'avant, le fait de se voir attribuer des rôles de femmes caricaturaux la frustrait et l'étouffait. Ici, Émilie se sent en sécurité, et jouit de la communauté artistique *queer* montréalaise. Iel peut explorer son art, utiliser son expérience et aspire à porter un message dans

ses travaux. Ce que m'a raconté Émilie, la honte, puis la douleur et la beauté d'apprendre à s'aimer, beaucoup d'autres personnes *queer* auraient pu me le raconter. Ses paroles personnelles et uniques viennent compléter à leur tour la fresque de communautés diverses qui essaient perpétuellement de s'aimer et de guérir. ☹

Il n'y a pas de voix trans universelle

Le *Délit* s'est entretenu avec Sophie Labelle, écrivaine et dessinatrice.

Sophie Labelle est une écrivaine montréalaise. Elle est notamment l'autrice de la série de bandes dessinées humoristique *Assignée garçon* et de plusieurs écrits pour les enfants. Son travail se penche sur la question du genre et des normes qui l'entourent.

Le Délit (LD): Dans vos créations, vous parlez de l'expérience des personnes trans. Que pensez-vous de la représentation des communautés trans dans l'art qui est dit «mainstream»? Vos bandes dessinées et l'ensemble de vos créations sont-elles produites dans une volonté de combler un manque dans cette représentation?

Sophie Labelle (SL): Premièrement je ne crois pas que je parle des expériences trans en tant que telles dans mes bandes dessinées. C'est surtout une volonté de présenter des personnages trans sans aucun aspect pédagogique ou éducatif. Par exemple, dans mes bandes dessinées on ne parle aucunement de la transition des personnages, il n'y a aucune explication ou volonté pédagogique. Dans la représentation plus *mainstream*, je crois que le problème majeur, c'est que ça ne s'adresse jamais aux personnes trans ou aux personnes non binaires ou non conformes dans le genre. Chaque fois qu'il y a un film qui est présenté, chaque fois qu'il y a un roman qui sort avec un personnage trans, c'est toujours dans le but, justement, d'éduquer les personnes non trans, c'est jamais parce qu'on fait partie de la société en tant que telle. Et donc, le manque que j'essaie de combler avec ma bande dessinée, c'est vraiment de m'adresser à un public trans, non conforme dans le genre.

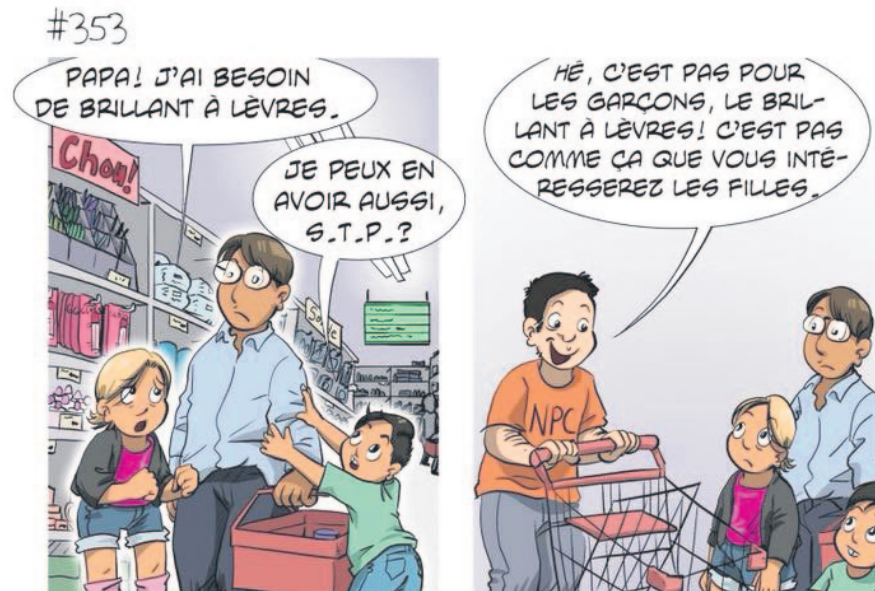
« Le manque que j'essaie de combler avec ma bande dessinée c'est vraiment de m'adresser à un public trans, non conforme dans le genre »

LD: Vous considéreriez-vous quand même comme une voix militante?

SL: Militante dans le sens où justement j'essaie de donner des outils aux personnes trans elles-mêmes pour passer à travers (bien vivre, *ndlr*) leur journée ou trouver matière à rire dans des micro-agressions qu'elles subissent quotidiennement mais ça s'arrête là. Quant à moi, j'ai aucune prétention de représenter qui que ce soit. Mon but n'est vraiment pas d'aller éduquer les personnes non trans sur n'importe quel sujet. Les expériences trans sont tellement diverses et tellement uniques à chaque individu que c'est assez dangereux de considérer chaque voix de personne trans comme étant la porte-parole d'une communauté.

LD: Donc votre volonté n'est pas de représenter une communauté entière?

SL: Pas du tout, pas du tout.



CRAINTES QU'ONT LES PERSONNES CIS À PROPOS DES PERSONNES TRANS



ASSIGNÉE GARÇON BD

LD: D'accord, on peut plutôt se concentrer sur votre expérience puisque vous ne cherchez pas à parler de tout le monde. Vous avez grandi dans un milieu rural au Québec. Pourriez-vous nous parler de votre expérience dans ce milieu-là, par rapport à votre identité.

SP: Je ne préfère pas mettre trop de personnel dans ma vie publique pour concentrer ça davantage justement sur

CRAINTES QU'ONT LES PERSONNES TRANS À PROPOS DES PERSONNES CIS



PAR SOPHIE LABELLE

mon travail auprès des personnes trans elles-mêmes.

LD: Avez-vous observé des évolutions au long de votre vie dans la condition des personnes trans, notamment en terme de discours, de représentations et de droits?

SL: C'est certain que c'est beaucoup plus violent de grandir en étant trans présentement, étant donné toute la lumière qu'on met sur les personnes trans.

Le *spotlight* (la lumière, *ndlr*) qu'on met sur les personnes trans présentement crée énormément de violences dans les médias. C'est rare les journées où je ne tombe pas sur Internet ou dans les journaux, sur un article diffamatoire envers les personnes trans. Quant à moi, c'est beaucoup plus dangereux. Je crois que ce serait simplifier la réalité de dire que c'est de mieux en mieux parce que présentement ce qu'on voit c'est une recrudescence de violences et des mouvements sociaux contre les personnes trans qui s'organisent. Ce qui n'était pas le cas il y a 15-20 ans par exemple. Les gens vivaient dans l'ignorance totale, ce qui contribuait à invisibiliser les personnes trans et leurs enjeux évidemment, mais également c'était beaucoup moins violent à plusieurs égards.

« C'est [...] beaucoup plus violent de grandir en étant trans présentement étant donné toute la lumière qu'on met sur les personnes trans »

LD: Nous nous demandions aussi pourquoi vous avez choisi de faire une bande dessinée pour faire passer votre message, et pourquoi vous aviez fait le choix du bilinguisme pour votre webcomic.

SL: Je n'ai pas de message, mon but c'est vraiment de faire rire les personnes trans à travers des blagues par rapport aux micro-agressions qu'elles vivent quotidiennement. Donc je n'ai pas de message en tant que tel à faire passer. Moi, la bande dessinée ça a toujours été mon médium principal pour me défouler ou pour ventiler. Je l'ai donc choisie pour créer du contenu auquel les personnes trans peuvent s'identifier. Il y a plusieurs personnes trans qui n'aiment pas mon travail et c'est tout à fait légitime. Mais il n'y pas que la bande dessinée en fait, j'ai également publié plusieurs livres pour enfants, et je lance ce soir mon roman qui est disponible en librairie.

LD: Avez-vous des conseils ou des idées sur l'éducation des enfants, par rapport à un certain cis-centrisme?

SL: Oui, pour moi c'est dans l'éducation des jeunes, c'est important de laisser la plus grande place à l'exploration, de permettre aux jeunes d'explorer leur identité et leur expression de genre. Il faut laisser la plus grande place à cette exploration là. ☺

Propos recueillis par
LARA BENATTAR & EVA-MEIJIE MOUNIER
Le Délit